



Bulletin

Salésien

N. 9-10 - Septembre-Octobre - 1916

✦ Année XXXVIII ✦

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL.]*

Sanctus

✦ DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE

Η ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΙΣ.

IMITATION DE JÉSUS=CHRIST

Grec-Latin.

3^{ème} édition suivie de quelques prières plus usuelles traduites en grec.

Si un livre mérita jamais les honneurs d'une traduction, c'est bien le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, « le plus sublime dans son aimable simplicité et, peut-être, le plus salubre dans son action sur les âmes. En conséquence, afin de répondre au désir que l'on nous avait exprimé, comme aussi pour aider au progrès et à la vulgarisation des études sérieuses, si nécessaire à la jeunesse chrétienne de nos jours surtout, la Librairie Salésienne de Turin publiait en 1889 l'*Imitation de Jésus-Christ en grec* du célèbre P. Georges Mayr, de la Compagnie de Jésus, traduction classique, qui a l'avantage inestimable de conserver toute la simplicité, la grâce et l'onction de l'original, mais ne se trouve plus dans le commerce. Cette réimpression, accueillie avec faveur, nous amenait en peu d'années à une seconde, puis à une 3^{ème} édition.

Nous croyons être vraiment utiles à l'enseignement et aux esprits cultivés en leur rappelant ici que la Librairie de la *Bonne Presse* à Turin en a encore un certain nombre d'exemplaires à leur disposition. L'exécution typographique est digne de l'œuvre qui forme un charmant petit volume in-32 de XXVII-480 pages avec encadrements rouges, relié en peau.

Prix: fr. 2,50 — France et Union Postale, franco **fr. 2,80.**

Pour mieux compléter cette annonce, nous reproduisons le prospectus envoyé par la Librairie Salésienne aux Sociétés Savantes, aux Bibliothécaires, etc. etc, lors de la première réimpression de cet ouvrage:

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΕΩΣ.

HUMANISSIMIS ACADEMIARUM ET BIBLIOTHECARUM PRAEFECTIS

EDITOR SALESIANUS.

Non defuere qualibet aetate docti et praestantis ingenii viri, qui litterarum et humanitatis gloriae studentes, omnem operam et industriam collocarent in praestantissimis veteris sapientiae monumentis servandis, omnibus viribus adlaborantes, ne temporis injuria interciderent. Hac una ratione aetatem tulerunt tot praestantissimorum scriptorum volumina, quae, nisi cura et industria doctorum fuisset, jam dudum in oblivione delitescerent.

Verum in his operibus de quorum praestantia omnes consentiunt, quaeque pati occidere dedecus esset, et illud est recensendum quod inscribitur: *Graeca Christi Imitationis Interpretatio*, quae in lucem primum prodixit Augustae Vindellicorum, anno MDCXV, studio et opera P. Georgii Mayr S. J.

Cuius quidem Graecae Interpretationis, quamvis plures et diversis locis editiones emissae fuerint, quum hac nostra aetate vix unum aut alterum exemplar reperias, Salesianorum Sodalitas, doctorum votis occurrens, provinciam ab aliis desertam occupavit, et Graecam Georgii Mayr Interpretationem suis typis et sumptibus nuperrime Augustae Taurinorum excundendam curavit.

En igitur praestans opella quae diligenter excusa et accusate emendata, se praeterea commendat tum chartae nitore et formam elegantia, tum ipsa voluminis forma, qua commodior lectoribus et libri usus existit.

Excipe volens, hanc editionem quae aureae opellae servandae causa suscepta, aliquid honoris graecis litteris et humanitati fortasse est adlatura

Venit in aedibus Asceterii Salesiani, in vico Cottolengo, n. 32.

Augustae Taurinorum, idibus Aug. an. MDCCCLXXXIX.

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE :

Les Coopérateurs Salésiens et les œuvres diocésaines	113
Mgr Lasagna évêque missionnaire salésien commémoré au Brésil et dans l'Uruguay	115
Vie du Vénérable Jean Bosco (par J. B. Lemoyne)	123
Une grâce de Dominique Savio	131
Reconnaissance au Vénérable Don Bosco	132
Pour la biographie de Don Bosco	133

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: *Chine:*

Une inondation dans l'Heung-Shan, République Argentine: La vie des Missionnaires en Patagonie	135
Bibliographie	137
Grâces et faveurs de N. D. Auxiliatrice	138
Trésor spirituel	138
CHRONIQUE SALÉSIENNE: Ramsey (Etats Unis); Cape Town; Mgr Guerra archevêque de Santiago de Cuba	139
Coopérateurs défunts	140

LES COOPÉRATEURS SALÉSIENS ET LES ŒUVRES DIOCÉSAINES

LE 18 Février 1884 — quatre ans avant sa mort — le Vén. Don Bosco, toujours animé de la plus vive reconnaissance envers ses bienfaiteurs, écrivait à leur intention l'admirable lettre-souvenir, connue sous le nom de *Testament de Don Bosco pour les Coopérateurs Salésiens*. Il y rappelle le bien qu'il a pu accomplir grâce à leur assistance; en même temps il leur recommande et leur confie toutes ses Œuvres. A ce moment-là, sa pensée ne cessait de se porter vers ces âmes nobles et pleines de foi qui s'étaient groupées autour de sa bannière; déjà son regard voyait le bien qu'elles devaient réaliser dans l'avenir: aussi, le lendemain, 19 Février, disait-il en confiance à Don Lemoyne, qui pendant de longues années a joui de ses entretiens intimes:

J'ai beaucoup réfléchi sur l'institution

des Coopérateurs Salésiens, Leur but principal n'est pas d'être le soutien des Salésiens, mais plutôt celui de l'Eglise, des Evêques, des curés, pour les œuvres de bienfaisance, les catéchismes, l'éducation de la jeunesse pauvre, etc., et cela sous la haute direction des Salésiens. Venir en aide aux Salésiens, c'est tout simplement soutenir l'une des œuvres si nombreuses qui existent au sein de l'Eglise catholique. Il est bien vrai que dans nos nécessités, c'est à eux que nous aurons recours, mais ils sont un organisme entre les mains de leur Evêque. Le seul qui jusqu'à présent ait compris la chose dans son véritable sens, c'est l'évêque de Padoue: il a dit clairement que cette Association des Coopérateurs ne devait porter ombrage à qui que ce soit, car ils sont une œuvre diocésaine: il voudrait que tous les curés avec leurs paroissiens deviennent des Coopérateurs.

Un mois auparavant, en effet, le 20 Janvier, il y avait eu à Padone la première conférence Salésienne dans l'Eglise de S. François; la réunion était présidée par l'évêque Mgr Joseph Callegari, qui à la fin prit la parole pour *patronner la Société des Coopérateurs Salésiens qui a été créée non pas exclusivement pour les œuvres de Don Bosco, mais plutôt pour l'Eglise universelle et pour chacun des diocèses où elle existe. Les Coopérateurs sont tout autant d'auxiliaires de leurs Evêques et de leurs Curés. Il allait ensuite au devant d'une objection qu'on aurait pu lui faire: On nous recommande tant les œuvres de Don Bosco, mais n'avons-nous pas nous aussi des œuvres à soutenir, à instituer? ne devons-nous pas tout d'abord nous occuper de celles-là? Et il répondait que l'aide accordée à l'œuvre de Don Bosco, l'était à toute l'Eglise; en effet Don Bosco ne limitait pas à Turin son action bienfaisante mais il l'étendait à la jeunesse de tous les pays, puisqu'il travaillait à la régénération de la société contemporaine. Puis, avec cet entrain qui lui était propre, il concluait en encourageant prêtres et fidèles à s'agréger à l'Association des Coopérateurs, dont le développement à travers son diocèse serait pour lui comme un signe des bénédictions célestes.*

A 32 ans de distance et cette fois au Brésil, où la pénurie d'ouvriers apostoliques fait d'autant plus ressortir l'action de l'œuvre salésienne, nous entendons un autre prélat, l'archevêque de S. Paul tenir pratiquement le même langage:

Voici, en effet, la surprise que cet archevêque réservait au Supérieur de notre maison salésienne.

« Peu de jours après la clôture du Congrès des Coopérateurs, écrit Don Rota l'Inspecteur Salésien, je proposai à l'Archevêque de nommer un nouveau Directeur diocésain des Coopérateurs, à la place du regretté Mgr François de Paule Rodriguez. Il me demanda

si cette charge comportait beaucoup de travail; je lui répondis que non, étant donné que son rôle est de servir d'intermédiaire entre l'Autorité diocésaine et la Pieuse Union, et de donner à cette dernière des instructions et une direction pour l'action salésienne dans la Diocèse.

Il me répond alors:

— Est-ce que l'Archevêque ne pourrait pas le faire?

— Monseigneur, lui ai-je dit en souriant, je crois qu'il n'y pas incompatibilité. Du moment que Votre Grandeur peut désigner quelqu'un autre, elle peut bien se désigner elle-même.

— Eh bien, reprend-il, je tiens à donner ce nouveau témoignage public de mon affection et de mon estime envers la Pieuse Société Salésienne: je serai moi même le directeur des Coopérateurs... ».

Et maintenant, pour établir mieux encore cette vérité que le Coopérateur Salésien doit avant tout se dévouer à l'action catholique dans sa paroisse et dans son diocèse, nous transcrivons une note écrite par Don Bosco lui-même et dont l'autographe est précieusement conservé dans nos archives:

Union de S. François de Sales

SON BUT ET SES MOYENS.

Cette Union a pour but de grouper un certain nombre de gens du monde et d'ecclésiastiques qui s'occuperaient de ce qu'on estimerait devoir le mieux contribuer à la gloire de Dieu et au bien des âmes.

Les moyens seront le zèle pour la gloire de Dieu et la charité active qui sauront mettre en œuvre tout ce qui peut aider à ce résultat, sans jamais avoir en vue les intérêts temporels ou la gloire humaine.

On ne négligera aucun progrès scientifique qui pourrait servir au but de l'Union.

MEMBRES DE L'UNION.

Tout bon catholique peut être membre de cette Union, pourvu qu'il soit déterminé à travailler selon le but et avec les moyens ci dessus précisés.

On le voit, le programme que le Vénérable a proposé aux Coopérateurs est exactement celui qu'à son lit de mort il recommandait encore aux Salésiens.

Voici enfin un fait rapporté par Don Bosco lui même dans un des premiers numéros du *Bulletin Salésien*. Il servira de conclusion à ces quelques lignes et démontrera, mieux que tous les raisonnements, l'utilité pour les paroisses de l'organisation des Coopérateurs.

« Le curé d'un village des environs de Turin était navré de ne voir à son catéchisme qu'une vingtaine d'enfants, alors qu'il aurait dû en compter quatre cents. Il avait beau les inviter du haut de la chaire, les traiter avec affabilité en toute rencontre, leur promettre des récompenses; leur nombre n'augmentait pas. Le zélé pasteur ne savait alors quel moyen prendre pour persuader ses jeunes paroissiens, quand il se souvient qu'il y a sur sa paroisse des coopérateurs salésiens et qu'il l'est lui même. Il réunit à la cure les coopérateurs, leur expose ce qui se passe,

et fait ressortir les funestes effets de l'indifférence religieuse pour la jeunesse; enfin, il les décide à se mettre en quête des enfants pour les faire venir au catéchisme.

« Ces bons chrétiens s'en vont trouver leurs connaissances, et sous prétexte de visite d'amitié ou d'affaires, ils causent du catéchisme et obtiennent plein succès. Quelques uns sont plus hardis: ils s'adressent à ceux avec qui ils n'avaient aucune relation et s'offrent à accompagner les enfants à l'église pour les ramener ensuite à la maison ou à l'atelier. Alors on vit les parents s'empresser d'envoyer eux mêmes leurs enfants. Les uns le faisaient par condescendance pour le Curé, les autres par amitié envers les coopérateurs. De cette façon, les enfants, gagnés par la bonté de leur pasteur et fidèles à la voix du devoir atteignent bientôt le nombre de *quatre cents*, tandis que peu de semaines auparavant, ils arrivaient tout juste à la vingtaine.

Une autre difficulté surgit alors: comment le curé pourra-t-il tout seul faire le catéchisme à cette foule d'enfants?.... Mais ceux qui avaient rassemblé les élèves se prêtent de bonne grâce à faire la surveillance pour maintenir l'ordre, ou même à instruire une section. Le bon Dieu bénissait ainsi pour le plus grand bien des âmes le zèle de cette poignée de Coopérateurs dont la bonne volonté et l'esprit de sacrifice avaient obtenu les résultats les plus consolants; et le bien déjà accompli s'affermait de jour en jour.

« *Voilà, disait Don Bosco, un bel exemple que tous les Coopérateurs devraient imiter* ».

MGR LASAGNA, ÉVÊQUE-MISSIONNAIRE SALÉSIEN commémoré au Brésil et dans l'Uruguay

Diverses circonstances nous ont fait différer la publication de deux relations bien courtes en vérité, mais hautement significatives pour qui connaît l'histoire de nos œuvres dans l'Amérique du Sud.

On nous écrivait de Villa-Colon, dans l'Uruguay, fin avril 1915.

Le soir du dimanche 25 avril un beau monument a été inauguré devant le Collège Pie IX de Villa Colon, fondé par Mgr Lasagna.

Un peuple immense assistait à la cérémonie. Le discours d'inauguration a été fait par le Dr. Louis Pierre Lenguas. Le célèbre poète national, Dr. Zorilla a pris lui aussi la parole. Il a évoqué le zèle de ce jeune prêtre qui — au nom de Don Bosco — a su entreprendre et conduire à terme tant de travaux importants: l'auditoire était ému jusqu'aux larmes.

Dans sa péroraison il a dit « qu'il y a beaucoup de statues dans le Sanctuaire National dédié à Marie Auxiliatrice, et en face duquel s'élève le monument; mais aucune ne lui ressemble; celle-ci cependant — la statue de Mgr Lasagna — avec le temps se mettra en marche, elle finira par entrer dans le Sanctuaire et se rangera parmi les saints qui y sont l'objet du culte et de la vénération.

La cérémonie était présidée par S. G. Mgr Richard Isasa accompagné de Mgr Luquese Vicaire Général.

Don Pittini, lui aussi de l'Uruguay, écrit à son tour en date du 20 Novembre 1915.

Il y a vingt ans, lorsque Mgr Lasagna avec sa parole de feu nous exposait ses projets avant de faire son dernier voyage au Brésil, on était dans la persuasion que jamais ces conceptions

de sa nature ardente n'auraient pu être pratiquement réalisées en entier.

Et pourtant, dans mes visites à nos Maisons du Brésil, si grandioses et surtout si pleines d'activité, j'ai vu devant mes yeux exactement vérifié ce que j'avais considéré comme des rêves de notre évêque martyr. Il n'y a pas à en douter ce résultat auquel ont contribué les efforts de nos confrères est dû surtout au sang qu'il a versé, lui et ceux qui ont péri avec lui, et qui a attiré du ciel sur la terre les bénédictions de Dieu.

Aussi, était-il fort à propos de perpétuer le



S. G. Mgr Lasagna, évêque titulaire de Tripoli (1850-1895).

souvenir de la catastrophe de Juiz de Fora en élevant un monument à l'endroit même où elle s'est produite.

La cérémonie a eu lieu le 6 Novembre à 5 h. du soir en l'anniversaire du tragique événement, et en présence de plus de deux mille personnes.

La veille était arrivée de S. Paul une nombreuse délégation de Salésiens, parmi lesquels étaient Mgr d'Aquin Correa, évêque Auxiliaire de Cuyabá, l'Inspecteur Don Pierre Rota. A la station de Juiz de Fora, ils avaient été reçus par un groupe de catholiques de cette localité, et de Mariano Procopio, qui les avaient accompagnés à la résidence voisine des Pères Rédemptoristes et des Pères du Verbe Divin, où ils furent ce jour-là et les jours suivants traités avec la plus cordiale hospitalité.

La scène s'est déroulée dans une grande simplicité qui ne laissait pourtant pas d'être en même temps solennelle et fort émouvante. Après quelques mots du président de la Commission locale pour présenter le monument aux Salésiens au nom de ses concitoyens, Mgr d'Aquin Correa l'a béni. Il consiste en une grande croix de granit posée sur un gracieux piédestal.

Rien ne pouvait mieux que ce signe divin symboliser le martyre d'un groupe d'apôtres que la mort avait surpris tandis qu'ils portaient le culte de la croix dans ces régions écartées. En avant, au pied de la croix, une plaque de marbre avec le buste de Mgr Lasagna en bas-relief et une inscription: de l'autre côté sur une autre plaque de marbre sont gravés les noms des victimes.

Aussitôt après la bénédiction un jeune aspirant salésien a apporté le salut de ses collègues de Lavrinhas; pour ma part, j'ai parlé au nom de l'Uruguay et de l'Argentine; enfin Mgr d'Aquin Correa exposa la signification de cette apothéose.

Curieuse coïncidence! pendant qu'il parlait on vit passer successivement en directions opposées deux locomotives qui semblaient par leur sifflement prolongé vouloir demander elles mêmes une part dans la commémoration de la terrible rencontre.

Le monument s'élève le long de la ligne de chemin de fer à peu près à mi-chemin entre *Juiz de Fora* et *Mariano Procopio* dans un terrain cédé expressément à cette fin par la Direction des Chemins de Fer.

De quelle catastrophe est-il ici question, et quel est ce Mgr Lasagna qui en fut la victime?

Il convient de redire aujourd'hui pour le plus grand nombre de nos lecteurs quelque chose de ce qui a déjà été publié il y a déjà plusieurs années dans nos colonnes.

Le 6 Novembre 1895, dans l'état de Minas-Geraes, au Brésil, entre les deux stations de Juiz de Fora et de Mariano Procopio, deux trains, lancés à toute vitesse sur la même voie, venaient se rencontrer dans un choc effroyable. Une voiture spéciale de première classe était complètement broyée, six voyageurs tués et quatre autres plus ou moins grièvement blessés. Les morts étaient: Mgr Louis Lasagna, évêque titulaire de Tripoli, inspecteur des Missions salésiennes de l'Uruguay et du Brésil, un jeune prêtre son secrétaire et quatre religieuses. Tous faisaient partie d'une caravane de courageux missionnaires, qui se rendaient dans ces lointaines régions, non pas attirés par la soif de l'or, mais en vue d'y fonder pour les garçons une école d'agriculture et deux pensionnats pour jeunes filles.

L'évêque était leur supérieur, et les accompagnait sur le champ de leur mission. Sa vie entière n'avait été qu'un sublime apostolat dans l'éducation de la jeunesse et dans la civilisation des pauvres sauvages, qui vont encore errants, comme des bêtes féroces, au sein des forêts vierges d'Amérique. Dans toute la force de l'âge, à 45 ans, et dans l'exercice d'une

prodigieuse activité, il mourait martyr de la religion et de la civilisation. Sa mort inopinée et prématurée jeta dans la désolation ses nombreux amis et admirateurs, elle souleva en Amérique et en Europe un immense et universel regret et ses funérailles solennelles nous rappelèrent celles de notre bon Père Don Bosco.

Voici maintenant quelques aperçus biographiques sur l'homme et sur son œuvre.

La première rencontre du futur missionnaire avec Don Bosco.

En 1862, la grande promenade annuelle des élèves de l'Oratoire avait pour but Vignale, où les attendait la charité bien connue du comte Callori. Bien que cela dût allonger la route de beaucoup, l'idée vint à Don Bosco de passer par Montemagno, afin de voir un autre de ses plus généreux Coopérateurs, le marquis Fassati, qui y passait l'été. C'était la main de Dieu qui guidait Don Bosco dans ce pays, pour qu'il fût l'instrument de ses grands desseins sur le jeune Lasagna. Quand il y arriva avec sa troupe, notre Louis s'amusait avec une bande d'enfants de son âge. Au bruit lointain des instruments de musique, tous ces enfants se précipitèrent en un clin d'œil sur la route par où devaient passer les musiciens. Il ne fut pas difficile à l'homme de Dieu de distinguer dans le nombre cet enfant aux cheveux roux et aux manières distinguées, qui plus que tout autre semblait prendre plaisir à entendre la musique et toisait des pieds à la tête les nouveaux arrivés.

Il arriva ce que dit le saint Évangile de notre divin Sauveur, qui, rencontrant un jeune homme le vit et l'aima en même temps: *intuitus eum, dilexit eum* (1). Don Bosco, mû par la force irrésistible qui lui était communiquée par la mission qu'il était appelé à exercer parmi la jeunesse, s'approcha du jeune enfant en le regardant avec une affection particulière, lui mit la main sur la tête et avec son affabilité inimitable lui adressa quelques unes de ces douces paroles qu'il savait si bien dire et qui trouvaient toujours le chemin du cœur.

Des réponses, de l'admirable franchise et de l'ingénuité de l'enfant, le grand éducateur connut immédiatement ses rares qualités, et comme devinant son avenir, il l'engagea à venir à Turin avec lui. Puis, se tournant vers une brave femme, qui rappelait ce détail cinquante ans plus tard, en 1901, il lui dit: « Voilà un enfant qui réussira bien ». Quelques instants avaient suffi à Don Bosco et à Louis Lasagna pour se connaître intimement et contracter ces doux liens qui les unirent pour toujours.

Louis Lasagna, élève de Don Bosco.

Ce n'est pas sans difficulté qu'il obtenait de sa mère et de son tuteur de devenir l'élève de Don Bosco; mais il réussit enfin, et bientôt il se présentait à Don Bosco avec les allures franches d'une ancienne connaissance. Don Bosco lui avait dit à Montemagno: « Viens, nous serons une paire d'amis ». Il prenait la chose à la lettre.

Il a bientôt fait de se familiariser avec ses nouveaux camarades et même de vouloir partout dans les jeux être maître du terrain. Il veut voir l'imprimerie, la reliure et tous les autres ateliers: il faut qu'il connaisse tout ce qui l'entoure; il se rend compte de tout: il écoute surtout avec admiration le récit des origines et du développement de l'œuvre.

Cependant le premier enthousiasme passé, quand il n'a plus rien de nouveau à voir, la nostalgie le prend, il se met à pleurer; ni ses maîtres ni ses condisciples ne réussissent à le consoler; il finit par s'évader, ce qui alors était la chose la plus facile du monde, l'Oratoire étant gouverné comme une grande famille.

Il est bientôt ramené à l'Oratoire où Don Bosco l'accueille avec bonté et lui donne en même temps que le pardon de sa faute des avis paternels pour combattre à l'avenir sa trop grande sensibilité de cœur.

Du reste, cette crise passée, la plus grande force morale pour le retenir à l'Oratoire, c'était Don Bosco lui-même, dont le regard plein de bonté, disait-il plus tard, l'avait fasciné dès les premiers jours.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ses succès scolaires, mais il nous importe de montrer déjà le futur apôtre qui se révèle.

Une scène mémorable.

Lasagna faisait sa troisième. Un jeudi du mois de juin on était en grande promenade. Après les pratiques de piété qui avaient eu la place d'honneur, les élèves se livraient aux jeux les plus variés.

Louis avec ses camarades était sur les bords du Po. Après s'être assuré que tous ceux qui étaient là étaient ses condisciples et par conséquent dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments que lui, il interrompt les conversations joyeuses, arrête ses amis, leur adresse quelques paroles de feu; puis, dans un élan oratoire, supérieur à son âge, leur fait étendre la main sur l'onde fumante du fleuve et promettre une fidélité éternelle à Dieu, à la patrie, aux enseignements de leurs maîtres.

Un de ceux qui étaient présents, lié depuis lors par la plus étroite amitié avec Mgr Lasagna, le chanoine Calcagno, professeur de théologie au séminaire de Casal, attesta, dans une lettre

(1) S. Marc, X, 21.

du 3 février 1899, la vérité de ce qui est raconté ici. La réussite de ces élèves dans leurs diverses carrières, nous fait foi de la sincérité de leurs promesses.

Quant au jeune Lasagna les nobles sentiments qu'il avait manifestés en cette circonstance, me firent que s'affermir avec les années. Il demanda et obtint d'être admis parmi les collaborateurs de Don Bosco pour travailler avec lui au bien de la jeunesse. Il exerça cet apostolat d'abord à l'Oratoire de Turin, puis au collège d'Alassio.

Don Bosco le signale comme « une étoffe de missionnaire ».

En 1868, Don Lasagna était encore un tout jeune abbé, mais le bon père avait déjà vu son aptitude pour les missions. Don Garino a raconté qu'un jour comme il traversait la cour en compagnie de Don Bosco, au moment où la récréation battait son plein, ils passèrent par hasard auprès de l'abbé Lasagna, tout entier au jeu de ballon. Don Bosco s'arrêta un instant et le montrant à Don Garino, il lui dit: « L'abbé Lasagna est une bonne étoffe de missionnaire ». Et cela, Don Bosco le disait sept ans avant de pouvoir satisfaire son ardent désir de fonder des missions.

Don Bosco ne s'était pas trompé. Bien des fois en effet, Don Lasagna animé d'un zèle qui ne connaissait pas de bornes, s'élevait par la foi si haut qu'il pouvait mesurer d'un regard l'immense étendue de la terre. Sur ce vaste horizon, il contemplait combien le nombre des serviteurs de Dieu était clairsemé, et le cœur lui saignait à la vue de l'innombrable multitude d'âmes qui ignoraient encore la fin pour laquelle elles ont été créées, et tout ce que Jésus-Christ a fait pour leur salut. Souvent, quand il lisait ou entendait raconter les prodigieux sacrifices des missionnaires en faveur des âmes, il lui semblait entendre une voix qui lui disait: « Toi aussi, tu seras missionnaire. » Mais plus tard il se persuada que Dieu, par l'intermédiaire des supérieurs, en avait disposé autrement, et que sa mission était celle de former la jeunesse à la vertu, à la science et à la piété. Cette idée, confirmée par les heureux résultats obtenus dans l'enseignement, s'était si profondément fixée dans son esprit, que la proposition de partir pour les missions suscita dans son cœur une terrible tempête.

Il ne pouvait se résoudre à se séparer de Don Bosco, qu'il aimait d'un si tendre amour; à dire adieu à tant de confrères, auxquels il était étroitement uni par les liens de la charité et de l'amitié; à abandonner l'enseignement et à mettre de côté les classiques qu'il avait étudiés et expliqués avec délices. En outre, il

faudrait étudier une langue nouvelle, tandis qu'il avait appris à parler et à écrire si élégamment la langue italienne; il allait se trouver en de lointains pays à la tête d'une communauté, sans avoir un ami en qui épancher son cœur si délicat; toutes ces considérations le laissèrent en proie à la plus cruelle angoisse. Sa santé, déjà peu florissante fut terriblement secouée en cette critique conjoncture, au point qu'il se vit forcé de se mettre entre les mains des médecins.

Toutefois s'il parut quelque peu abattu physiquement, il ne tarda pas avec la grâce de Dieu à faire preuve de cette force de caractère déjà connue. Malgré les cruelles tortures de son cœur, il affirmait cependant de vive voix et par écrit à Don Bosco qu'on pouvait compter sur lui et qu'il était prêt à partir pour quelque endroit que ce soit. La lutte fut aigüe, pour que la victoire fût plus brillante: *Certamen forte dedii illi ut vinceret.* Don Cerruti, témoin de ce combat acharné entre la nature et l'obéissance, en tira les plus heureux pronostics pour le courageux apôtre et pour la mission qui lui était confiée.

« Un soir de septembre 1876, dit-il, j'étais dans la cour intérieure du collège de Lanzo, quand je me vois arriver Don Lasagna, tout consterné et baigné de larmes: — Qu'avez-vous? lui demandai-je. — Je viens, me répondit-il, de chez Don Bosco, qui m'a proposé de partir pour l'Amérique en qualité de directeur du nouveau collège de Villa Colon. Comme je faisais des difficultés et quelques observations, il a ajouté qu'il ne m'y enverrait jamais malgré moi; qu'il me laissait vingt-quatre heures pour réfléchir, avant de retourner lui donner ma réponse définitive. De grâce, continua Don Lasagna, gardez-moi encore avec vous, cher Directeur, plaidez ma cause auprès de Don Bosco; j'éprouve trop de peine à quitter Alassio, mes élèves, mon pays; qu'on me donne si on veut le premier cours primaire, pourvu que je reste avec vous, à Alassio; et puis, je suis encore trop jeune, j'ai trop peu d'expérience pour être directeur.

« — Écoutez, mon cher Don Lasagna, lui répondis-je, Dieu seul sait combien je regrette pour moi et pour le collège d'Alassio, où vous avez fait tant de bien, votre départ pour l'Amérique. Mais nous ne serons tranquilles, ni vous, ni moi, si nous n'étouffons en ce moment la voix de l'affection pour n'écouter que celle du devoir. Je ne me sens pas le courage de demander que vous restiez à Alassio; j'en aurais du remords, parce que, si Don Bosco vous a fait cette proposition, il a ses raisons, ses fins particulières, auxquelles il serait mal de s'opposer. Voici ce qu'il faut faire. Retournez chez Don Bosco, exposez-lui vos difficultés, votre peine, votre lutte

intérieure, et puis remettez-vous-en pleinement à lui; qu'il dispose comme il croira le mieux pour la gloire de Dieu et le bien de votre âme ». Le lendemain, il vint me trouver tranquille et résigné: « J'ai fait, me dit-il, comme vous m'avez dit; Don Bosco m'a bien écouté, puis il m'a répondu: Eh bien! Prépare-toi à partir. Et je partirai, conclut-il ».

« Ce fait, qui atteste certainement l'efficacité de la grâce de Dieu et la puissante énergie de la volonté de l'homme, Don Lasagna me le rappelait souvent par écrit et de vive voix, en ajoutant que depuis ce moment il n'avait plus eu de doutes ou d'inquiétudes sur sa vocation de missionnaire. Il avait même coutume de le raconter en conférence aux confrères, comme preuve de ce qu'on gagne avec l'obéissance, et comment Don Bosco en véritable père savait au besoin unir l'énergie à la bonté ».

En Amérique.

Le voilà donc directeur du collège de Villa Colon, d'où bientôt il se fait connaître dans toute la République de l'Uruguay, qui fut pour lui sa patrie d'adoption. Du collège, son activité déborde sur les patronages et les ateliers, bases de l'œuvre salésienne, sur les paroisses, où ne lui manquent pas des fruits abondants et des luttes terribles.

Essor qu'il donne à l'agriculture,

Le zèle de notre cher missionnaire allait toujours croissant et prenait suivant les circonstances les formes les plus variées. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au salut des âmes. Ainsi fit-il pour l'agriculture et plus particulièrement pour la viticulture à laquelle il se consacra avec une ardeur caractéristique.

Les habitants de l'Uruguay étaient pour la plupart adonnés à la seule profession de pasteurs; et l'unique richesse en ce pays était l'élevage du bétail. C'est à peine si on cultivait un peu de blé et quelques légumes; la plus grande partie du blé nécessaire à la population venait des Etats-Unis. La vigne était regardée comme une culture de jardin, et on en plantait tout juste de quoi fournir aux riches du raisin de table. Bien loin de penser à en étendre la culture, on ajoutait foi à ce vieux préjugé qui faisait croire, que le climat de l'Amérique lui était contraire, on en avait bien souvent fait la dure expérience.

D. Lasagna ne s'arrêta pas à de telles préven-

tions, et dès son arrivée dans l'Uruguay il se proposa de se procurer lui-même son vin de messe, car il soupçonnait fort la pureté de celui qu'il était obligé d'acheter. Il commença par se servir du raisin du pays, mais il était trop aqueux et par suite ne pouvait pas fournir du bon vin. Il se crée alors une grande pépinière, avec des provins pris un peu partout. Le résultat est bien maigre. Il en fait alors venir d'Europe et surtout de Montemagno où il fait appel à la bonté de son tuteur le docteur Rinetti. Il plante ainsi plus de vingt qualités de vignes près



JUIZ DE FORA (Brésil) — Lieu de la catastrophe. (voir page 116).

de Villa Colon; sur le nombre il en rencontre plusieurs qui convenaient parfaitement au climat et au terroir. Cette fois, plein succès: ces vignes, italiennes ou françaises, cultivées d'après le système Guiot, parvinrent à fournir en moyenne de 14 à 15 kilos de raisin chacune, et du vin excellent, comme le prouvèrent les médailles obtenues aux Expositions de Gènes, Chicago et Montevideo. Il réussit ainsi à avoir du vin de Messe non seulement pour ses Maisons, mais aussi pour beaucoup d'églises de l'Uruguay.

Il vit aussitôt qu'il allait pouvoir procurer du travail et un gain honnête à de nombreux émigrants. A ceux d'entre eux qui possédaient déjà quelque peu de terrain, il fournit des vignes et en même temps les instructions nécessaires. Ainsi on vit bientôt surgir tout autour de Villa Colon et au loin, des florissantes vignobles qui devinrent pour leurs propriétaires une source de grandes richesses.

Il ne s'en tient pas là. Il tâche d'éveiller l'enthousiasme des gros propriétaires; il leur offre de bonnes familles au courant de la viticulture, et pour écarter toute défiance de part et d'autre, il rédige de sa propre main les contrats de métayage qu'il leur faisait signer comme garantie de leur bonne foi réciproque. Son activité et son énergie infatigables produisirent

assurément un grand avantage matériel; mais ce qu'il appréciait surtout, c'était le prestige qu'en retirait le prêtre, plus heureux par ce moyen dans le ministère de son apostolat.

L'observatoire: sinistres maritimes conjurés.

Dans le même but, bien digne de la sainte audace du missionnaire catholique, il donna une forte impulsion aux sciences naturelles dans le Collège Pie IX, qui fut doté de la plus belle collection qu'il y eût en Amérique, de *Coléoptères*, de *Fossiles* et d'autres objets d'une très grande valeur scientifique. Il lui tardait surtout de mettre à exécution le projet de D. Bosco, c'est-à-dire de fonder l'Observatoire météorologique. Aussi, quand la haute tour fut construite et que les instruments apportés d'Europe eurent été mis en place, il fit l'inauguration solennelle de l'Établissement. Ce fut le 7 octobre 1882. Précisément il y avait alors à Montevideo Mgr Mario Mocenni, prélat orné de belles qualités d'esprit et de cœur, Internonce du Saint-Siège au Brésil, et plus tard Cardinal de la Sainte Église. Ce fut lui qui comme représentant du Pape, bénit le nouvel Observatoire. Il était entouré de l'Évêque, d'un nombreux clergé et des plus hautes notabilités civiles et politiques de l'Uruguay. C'est à partir de ce jour que commença ce réseau d'Observatoires météorologiques, dont le P. Denza (1) avait eu l'idée et qui a pour but d'étudier les phénomènes de l'atmosphère dans la partie la plus méridionale de l'Amérique, où prennent ordinairement naissance les ouragans et les tempêtes.

Les espérances que le célèbre astronome Barnabite avait fait concevoir aux Salésiens ne furent pas vaines, puisque, pour ne parler que du seul Observatoire de Villa Colon, on publia tous les mois un Bulletin où l'on inscrivait soigneusement les dates très minutieuses des observations faites que l'on portait à la connaissance des observatoires et centres scientifiques du monde entier. Du haut de sa tour, avec une science et avec une patience inlassable, Don Luigi Morandi parvint à déterminer avec certitude la périodicité de quatre tempêtes qui annuellement se déchaînent sur le littoral; il put prévoir longtemps avant leur venue différents cyclones violents et d'épouvantables ouragans, les signaler au port de Montevideo, ce qui permit d'empêcher des naufrages et d'autres désastres sans nombre. Bientôt le gouvernement fit établir tout exprès une ligne

(1) Le Padre Denza dirigeait alors l'observatoire de Moncalieri près Turin; il avait succédé au Père Secchi, jésuite, de l'observatoire de Rome, en qualité de Directeur des observatoires d'Italie. Aujourd'hui, c'est encore un religieux, le P. Alfani de Florence, qui remplit les mêmes fonctions.

téléphonique de dix kilomètres pour relier l'Observatoire de Villa Colon à l'Hôtel des Postes de la Capitale. Et maintenant chaque fois que le temps menace, les navires ne sortent pas du port avant l'avis de l'Observatoire.

Fondations au Brésil.

Le désir qui chez lui primait tous les autres, c'était de trouver de nouveaux champs d'action pour conquérir un plus grand nombre d'âmes. En 1882, il fait un premier voyage au Brésil. L'année suivante il fait la fondation de Nictheroy puis celle de S. Paul.

Journaliste et publiciste.

Il fonde au Brésil la publication mensuelle des *Lectures Catholiques* en langue portugaise pour les opposer à la mauvaise presse.

Dans l'Uruguay il emprunte les colonnes du journal *El bien público* pour soutenir une terrible mais triomphante polémique contre les théories matérialistes et athées en matière d'éducation, forçant son adversaire à quitter confus la ville de Montevideo. Il ne cessa dans la suite de prêter son aide à ce journal qui, le jour de sa mort, en faisant son éloge, l'appela son constant collaborateur.

Une prédiction de Don Bosco réalisée — Mgr Lasagna évêque titulaire de Tripoli.

Don Lasagna était à Rome pendant les grandioses fêtes du jubilé épiscopal de Léon XIII en 1892. Le S. Père pour donner une nouvelle preuve de son affection envers notre Pieuse Société et une récompense pour les précieux services rendus par notre cher confrère à la religion et à la civilisation, daigna l'élever à la plénitude du sacerdoce en le nommant évêque titulaire de Tripoli.

Avec cette nomination s'accomplissait une sorte de prédiction faite par D. Bosco en décembre 1886, lorsque D. Lasagna était sur le point de quitter l'Oratoire de Turin. Il venait de prendre congé du vénérable vieillard, après un long et émouvant entretien qui traduisait bien l'angoisse qu'ils ressentaient tous deux au moment de la séparation, lorsque notre bon Père le fit de nouveau appeler, comme s'il avait encore quelque chose à lui communiquer; puis après quelques mots, les derniers, il lui remit une petite boîte sur le couvercle de laquelle il avait écrit de sa propre main: *A. D. Lasagna*.

Le missionnaire fut très touché de cette délicate attention, mais pensant que ce n'était que quelque objet de piété, il ne chercha pas à examiner le contenu de la boîte. Puis, dans la crainte de l'égarer au cours du voyage, il la plaça dans une de ses malles et n'y songea plus qu'à son

arrivée en Amérique. Là seulement tandis qu'il arrangeait ses petits bagages, la boîte lui apparut; il l'ouvrit et tout surpris, encore plus confus, il trouva une précieuse chaîne d'or, avec un billet portant d'un côté ces mots: *En remerciement d'une grâce obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice, et de l'autre Pour le second évêque salésien.* Dieu, en révélant à D. Bosco l'avenir de son bien-aimé fils, lui avait peut-être fait prévoir son élévation à l'épiscopat: aussi voulut-il lui réserver cette chaîne qui était dans la générosité d'un bienfaiteur destinée au prêtre salésien qui, après Mgr Cagliero, serait revêtu de la dignité épiscopale.

Don Lasagna fut consacré évêque le 12 mars 1893 dans notre église du Sacré-Cœur à Rome.

Après un court séjour en Europe il repartait pour l'Amérique.

Préliminaires d'une interview.

On s'est rendu compte de son activité dès les premières lignes de cette courte monographie; mais il nous semble bon de mettre sous les yeux des lecteurs ce qu'écrivait à l'époque du sacre un journaliste de Turin. « Je nourrissais depuis quelques jours, nous dit l'auteur de l'article, l'idée d'avoir un entretien avec le nouvel évêque salésien, Mgr Lasagna. Je l'avais aperçu à la Gare le mercredi-saint, au moment où il revenait de S. Benigno Canavese, et dès le soir même je me présentais à l'Oratoire de Don Bosco. Mais l'évêque était déjà reparti pour Fossano où sur l'invitation de Mgr Manacorda, son compatriote, il devait procéder à la consécration des Saintes-Huiles. Je revins donc le lendemain soir: Mgr Lasagna était bien de retour, mais il repartait aussitôt pour Foglizzo où les jeunes clercs salésiens l'attendaient impatiemment. Enfin le Samedi-saint, vers midi je me plante à la porte de l'Oratoire, bien décidé à ne pas m'en aller sans l'avoir vu.

— Mgr Lasagna?

— Sa Grandeur n'est pas là.

— Comment! Pas encore de retour?

— Si, mais depuis ce matin, Mgr parcourt la ville, prenant ses dernières dispositions pour le départ. Il va rentrer dans quelques instants; mais (et ici le bon portier me lance un malicieux sourire) c'est pour dîner.

— Et après?

— Après, il assistera à une grande séance donnée en son honneur.

— C'est tout?

— Oh non! il donnera la bénédiction du T. S. Sacrement, après quoi il ira souper et s'occupera de ses différents bagages. Et demain matin il confessaera les élèves, chantera à dix heures la grand'messe pontificale; à midi il présidera au

dîner d'adieu des missionnaires, il fera à trois heures la conférence annuelle, et à 5 heures, il partira pour le Brésil.

— Mais alors, c'est le mouvement perpétuel! Et cependant je voudrais voir Mgr Lasagna ne serait-ce qu'une minute. Oui, je le verrai.

J'entrai alors dans l'Oratoire, résolu à attendre, s'il le fallait, jusqu'au soir, dussent même mes confrères me pleurer et me croire mort. Les cours de l'Etablissement présentaient l'aspect bizarre d'un campement. Des bandes de toile, des draps, des festons, des décorations étaient déjà tendus ici, tandis que là tout gisait à terre, et puis c'étaient des échelles, des escabeaux, des cordes, des fils de fer, des tribunes en constructions, des mâts qu'on dressait, des tableaux qu'on arrochait, et au milieu de ce tohu-bohu mettez cinq cent étudiants et autant d'apprentis parlant tous à la fois, criant, jouant, regardant, admirant. Dans le lointain on percevait de temps à autre quelques accords de la musique instrumentale qui répétait en vue de la séance de soir le finale du morceau: *La force du destin.*

« Soudain s'élève un cri de plus en plus vibrant, puis ce sont des applaudissements qui ne cessent plus, c'est l'entrée d'un bucéphale conduit par un cocher qui pour la circonstance porte le plus beau gibus que j'aie jamais vu: enfin c'est Mgr Lasagna qui à peine descendu de voiture est entouré d'une centaine de braves enfants. Ceux-ci sans plus de façon le saisissent par la soutane, lui sautent à la figure, lui prennent les mains, ne craignant pas de lui marcher sur les pieds. Il semble que ce soit la chose la plus naturelle du monde et Sa Grandeur paraît être du même avis ».

.....

Missions du Matto Grosso.

Il entreprend dès son retour un voyage au Matto Grosso; voyage où il a occasion de déployer son zèle et qui eut les plus consolants résultats. Nos lecteurs savent que sous la sage direction de Mgr Malan les Missions se sont développées et qu'un grand nombre de ces sauvages vivent actuellement en véritables chrétiens.

Monseigneur était à peine de retour de cette excursion, que le voilà de nouveau à parcourir tout le Brésil pour y visiter nos différentes maisons. Rentré dans l'Uruguay, il en repart bientôt pour aller dans la capitale du Paraguay, consacrer l'évêque, qu'il avait lui-même obtenu du Saint Père pour cette ville, depuis longtemps privée de pasteur.

Nous ne le suivrons pas dans ses courses apostoliques; mentionnons seulement les bril-

lantes fêtes en l'honneur de Christophe Colomb, qu'il organise à Rio de Janeiro en 1895, peu de mois avant sa mort tragique.

Mission prêchée à Guaratingueta.

Au cours de ses visites il rencontre cette vaste paroisse désolée par le scandale du prêtre qui en avait la direction.

Les méchants se réjouissaient, poussant de plus en plus dans cette voie le malheureux apostat; les indifférents restaient défiants et

d'une Communion presque générale à laquelle prirent part, sans aucun respect humain, une foule d'hommes qui depuis des années et des années s'étaient tenus éloignés de toute pratique religieuse. Le vénéré évêque montait en chaire pour remercier d'une voix très émue l'auditoire compact des grandes consolations qu'il avait éprouvées pendant la mission, et lui recommander la persévérance; il les engageait à prier beaucoup et même à le faire surtout pour ceux qui auraient voulu rendre inutile la grâce de Dieu et avaient troublé la paix du pays. Dans des accents admirables de charité et de dévouement il supplia ses ennemis de retourner leurs armes contre lui seul et de ne plus faire de mal aux âmes. À l'issue de cette solennelle et touchante cérémonie de clôture, un souvenir de la Mission était distribué à tous les assistants; c'était un élégant feuillet qui portait d'un côté une photographie de Mgr Lasagna, et au verso de précieux avis.

Les sectaires jurèrent alors de se venger et leur vengeance ne fut hélas que trop terrible.

Monseigneur se rendait à Cachoeira do Campo pour passer ensuite à Ouro Preto et

à Ponte Nova en vue de nouvelles fondations; il fut introduit dans une voiture de 1^{ère} classe d'apparence fragile, placée immédiatement après le tender et séparée des autres wagons de voyageurs par des fourgons des marchandises; une rencontre de trains diaboliquement préparée, ainsi que l'a démontré une enquête sérieuse, le faisait périr dans la nuit du 5 au 6 novembre, et avec lui son secrétaire et quatre religieuses. C'était le digne couronnement d'une vie toute apostolique.



La tombe de Mgr Lasagna au cimetière de Julz de Pora.

toujours plus indécis s'ils devaient ou non croire aux enseignements des prêtres; les bons chrétiens en éprouvaient une profonde douleur. Notre vénéré évêque, après avoir mûrement réfléchi, se décida, malgré ses nombreuses occupations, à prêcher lui-même une mission avec le concours de D. Dominique Albanello qui lui semblait l'homme capable de l'aider dans cette affaire de si haute importance.

En quelques jours cette populeuse bourgade était entièrement renouvelée et le scandale de l'apostat était amplement réparé par le zèle, l'ardeur et la science de nos bons missionnaires.

De leur côté, les amis de l'apostat n'épargnèrent aux missionnaires ni les insultes, ni les menaces. Leur fureur ne connut plus de bornes, lorsqu'ils constatèrent que loin de s'arrêter, les missionnaires continuaient leur vaillant apostolat. Toutefois le dernier jour, Mgr Lasagna conseillant à D. Albanello de se retirer, resta seul pour achever l'œuvre et clôturer la mission, résigné et même s'il le fallait, heureux de mourir victime des ennemis de Jésus-Christ.

Le 4 novembre, l'église paroissiale de Guaratingueta voyait le doux et consolant spectacle

Nos lecteurs s'en sont bien rendu compte: ce qu'on a voulu commémorer au Brésil comme dans l'Uruguay; c'est l'œuvre colonisatrice d'un génie riche en qualités de toutes sortes, d'un organisateur qui dans un siècle si avide de progrès a su accomplir avec ses seules forces privées, des œuvres durables d'une véritable utilité sociale, et non de ces créations de caprice qui font trop souvent couler les larmes ou le sang des pauvres malheureux. C'est enfin et surtout le généreux détachement et l'héroïque esprit de sacrifice dont le missionnaire en général et particulièrement Mgr Lasagna se montre la vivante personnification.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LEMOYNE

— PRÊTRE SALÉSIEN —

CHAPITRE XII (Suite).

Pénétré de dévotion et d'amour envers le T. S. Sacrement, Comollo ne perdait aucune occasion de communier. Quand le moment de le faire était arrivé, Jean qui lui était à côté le voyait tout absorbé dans les pensées les plus sublimes. C'était dans une attitude recueillie, les yeux baissés, d'un pas lent et avec des élans d'amour qu'il s'approchait de la Sainte Table. De retour à sa place, il paraissait hors de lui, tant il était visiblement ému et pénétré de dévotion. Sa prière était entrecoupée de sanglots, de gémissements et de larmes; et il ne pouvait calmer les transports de sa tendre piété que lorsque, la Messe terminée, on commençait le chant des Matines. Aux avertissements réitérés de Jean de contenir cette émotion extérieure qui pouvait attirer l'attention, il répondait: « J'éprouve tant d'amour et de joie en mon cœur que si je ne me laisse aller à quelque épanchement, il me semble que je vais étouffer ». « Les jours, où je communie, disait-il d'autres fois, je sens en moi une douceur, une joie si grandes que je ne peux ni l'expliquer, ni la comprendre ».

Jean respectait l'ardente dévotion de cet ami exemplaire, mais il n'aimait pas les singularités. Sa piété n'était pas moins ardente que celle de Comollo, mais elle revêtait une autre forme. Après avoir communiqué, il revenait à sa place, et là, la tête légèrement inclinée, les yeux fermés et les mains jointes sur la poitrine, il demeurait immobile tout le temps de son action de grâces. On n'entendait pas le moindre soupir; à peine si de temps à autre ses lèvres s'agitaient comme pour une oraison jaculatoire; mais l'expression de ses traits manifestait si bien sa foi profonde, qu'on demeurait ravi à le contempler.

Dans ses Mémoires, Don Bosco parle aussi de son ami en des termes qui révèlent sans qu'il le veuille la beauté de son propre cœur et l'humble opinion qu'il avait de lui-même: « Ma récréation, écrit-il, était souvent interrompue par Comollo; il me prenait par un pan de la soutane et il me demandait de le suivre; il me conduisait à la chapelle faire une visite au Saint Sacrement pour les agonisants, ou bien réciter le chapelet ou encore l'Office de la Ste Vierge pour les âmes du purgatoire.

» Cet admirable ami a été pour moi un vrai

trésor. Il savait, à l'occasion, m'avertir, me corriger, me consoler, et cela avec un tact et une charité si parfaites, que j'étais en quelque sorte heureux de lui en fournir matière pour avoir le plaisir de recevoir ses corrections. Avec lui j'y allais sans façons, et je me sentais naturellement porté à l'imiter; il était mille lieues plus avant que moi dans la vertu, et cependant si l'exemple de quelques dissipés ne m'a pas entraîné, si j'ai pu persévérer dans ma vocation, c'est réellement à lui que je le dois. Il est pourtant une chose chez lui que je n'ai même pas essayé d'imiter, c'est sa mortification. Je l'ai vu, ce jeune homme de dix neuf ans, jeûner rigoureusement tout le Carême et les autres jours prescrits par l'Église; de plus tous les samedis en l'honneur de la Ste Vierge. Souvent il renonçait au déjeuner du matin; quelquefois il dinait au pain et à l'eau; d'autre part il supportait les mépris et les injures sans jamais laisser paraître le plus petit ressentiment; et il était de la plus scrupuleuse exactitude aux moindres devoirs d'étude ou de piété. Tout cela me jetait dans le plus profond étonnement et me le faisait considérer comme un ange que Dieu avait mis auprès de moi, pour m'encourager au bien, comme le modèle du séminariste ».

Malgré ce langage si humble, il méritait bien de lui être comparé et de jouir de son amitié. Ses collègues dans leurs dépositions parlaient en effet d'une façon toute autre:

Don Jean François Giacomelli, d'Avigliana, qui fut toujours pour Don Bosco un tendre ami, qui devint ensuite son confesseur et lui a survécu, nous a raconté de quelle manière il se lia d'amitié avec lui.

« J'entraî au Séminaire de Chieri l'année après Jean Bosco. La première fois que je pris place en étude au milieu des élèves de philosophie, je vis devant moi un abbé qui paraissait avancé en âge; je lui donnai dix ans de plus que moi. D'une très belle présence, les cheveux frisés, il était pâle, maigre et avait l'air souffreteux. On eût dit qu'il aurait eu peine à résister aux études jusqu'à la fin de l'année; mais tout au contraire malgré une santé toujours un peu précaire, il allait se fortifiant de jour en jour. C'était notre cher Don Bosco. J'éprouvai alors pour lui une vive sympathie, mêlée de compassion. De son côté, il me regardait aussi avec

compassion à cause de l'embarras où me mettaient les plaisanteries de quelques collègues.

« J'étais venu au Séminaire un mois après la rentrée; je ne connaissais presque personne, et les premiers jours je me trouvais perdu comme dans un désert. Ce fut l'abbé Bosco qui vint à moi, la première fois qu'il me vit tout seul après le dîner et me tint compagnie toute la récréation: il m'entretint de la manière la plus agréable, pour me distraire de la séparation d'avec la famille. J'appris alors qu'il avait été malade pendant les vacances. Dans la suite, il usa envers moi de mille prévenances. Entr'autres choses je me souviens que ma barrette démesurément grande étant devenue un sujet de moquerie, il me l'arrangea lui-même, car il était fort habile dans la confection. Je commençai alors à admirer son bon cœur.

» Sa compagnie était édifiante. Souvent il me conduisit à la chapelle pour réciter les Vêpres de la Ste Vierge ou quelque autre prière en l'honneur de Marie. Il s'entretenait volontiers de choses spirituelles. Un jour pendant la récréation il m'emmène en classe pour m'expliquer l'hymne du saint Nom de Jésus; puis il m'invite à réciter les cinq psaumes en l'honneur de cet adorable nom. Une autre fois on parlait de l'*Ave Maris Stella* et il expliqua ainsi les paroles *tulit esse tuus*: Ce verset se rapporte à N. S. Jésus Christ qui est né de la Vierge Marie; mais en disant *tuus*, de Jésus, nous rappelons à Marie que nous lui appartenons. En effet du moment que Jésus venant sauver le monde a pris la chair humaine dans son sein très pur, le peuple chrétien tout entier est regardé comme frère de Jésus et enfant de la Ste Vierge. C'est pour cela que nous ajoutons: *Monstra te esse Matrem*: Montre-toi notre Mère, notre secours, notre protectrice. — Ne semble-t-il pas qu'il eût déjà formulé dans sa pensée tout ce qu'on lui a vu faire plus tard avec l'invocation *Maria, Auxilium Christianorum*?

» Dès cette époque Jean avait un immense amour pour les enfants; son bonheur était de se trouver au milieu d'eux. Le jeudi, attirés par ses manières aimables, beaucoup d'enfants de Chieri, dont plusieurs avaient été ses camarades de collège, venaient lui rendre visite; nous avons pris l'habitude d'entendre la voix du portier appeler à l'heure du parloir: Bosco, de Châteauneuf! Il descendait, causait joyeusement avec ces enfants dont il était entouré comme un père par ses fils; on parlait de la classe, des matières d'enseignement; il ne manquait jamais de leur donner quelque bon conseil; il les conduisait même à la chapelle et leur faisait faire quelque courte prière; il leur témoignait une tendre affection. Plus d'une fois après les avoir congédiés il me dit: Il faut tou-

jours faire entrer dans nos conversations quelque pensée surnaturelle; c'est une semence qui fructifiera au moment voulu ».

C'est le conseil de l'Esprit Saint: Que la pensée de Dieu soit fixée dans ton âme et que tes discours aient pour objet les commandements du Très Haut (1).

« Jean était appelé *Bosco de Châteauneuf*, continue Don Giacomelli, pour le distinguer d'un autre abbé de même nom, qui fut plus tard directeur des sœurs de Saint Joseph à Turin. Un jour, il y eut entre eux une petite scène qui passa inaperçue, mais dont je me souviens fort bien. Les deux Bosco plaisantaient entr'eux et se demandaient quel surnom se donner pour qu'il n'y ait pas confusion quand on les appellerait. Moi, je suis *Bosco nespola*, dit l'autre, et par là il entendait dire qu'il était un bois (2) dur, plein de nœuds, peu flexible. — Et notre Vénéérable repiquait: — Et moi, je m'appelle *Bosco d'-sales*, c'est-à-dire de *saule*, bois doux et flexible. — Il semble qu'à cette époque déjà il entrevoyait sa future Congrégation avec S. François de Sales pour patron; et pour ce motif il voulait imiter la douceur de ce Saint. Très sensible même aux plus petites choses, on comprend que sans l'effort de la vertu il se serait laissé dominer par la colère. Aucun de nos collègues, et nous étions nombreux, n'accusait comme lui cette tendance. Mais on voyait avec évidence les efforts considérables et incessants qu'il faisait pour se maîtriser.

» Il était exemplaire en classe. J'admirais en lui une grande application à l'étude et à la piété. Je ne l'ai jamais vu prendre part à des amusements même licites et autorisés par les supérieurs; pendant les récréations, il lisait ou étudiait ou encore se promenait en causant avec ses collègues, auxquels il avait toujours à dire quelque chose d'édifiant; parfois il allait à la chapelle faire une visite au T. S. Sacrement. Pendant les cinq années que je l'ai eu pour condisciple au séminaire, il n'a jamais manqué à la résolution qu'il avait prise de raconter chaque jour un exemple tiré de la vie des Saints ou des gloires de Marie, notre bonne Mère.

» Tout le monde l'aimait et lui portait la plus vive affection; et s'il arrivait à quelque indiscret de se montrer arrogant, il lui en imposait par ses qualités et le savait tenir à distance simplement par son attitude ferme. S'il arrivait qu'entre collègues on se prenne de querelle, qu'une discussion s'élève pour différence d'opinion, il avait vite fait de s'interposer et de rétablir la paix ».

Un autre collègue de Jean est Mgr Théodore

(1) Ecclésiastique IX, 29.

(2) On sait que le mot italien *bosco* signifie bois; *nespola* veut dire *néflier*.

Dalfi, de S. Maurice, qui exerça d'abord le ministère dans le diocèse de Turin, puis entra chez les Lazaristes et mourut après le Vénérable. C'était un excellent jeune homme, mais d'une incroyable vivacité; et il fallait bien ce caractère à un homme que la Divine Providence destinait à parcourir pas à pas et à quatre reprises, l'Égypte, la Palestine et d'autres contrées de l'Asie Mineure pour les études bibliques qui étaient sa passion et dont il a donné le résultat en quatre fort volumes. Voici ce qu'il a écrit sur Don Bosco :

« C'est en 1836, après trois ans d'études de pharmacie, que j'ai déposé les livrées du siècle pour prendre la soutane; je suis entré au Séminaire de Chieri, la veille de la Toussaint et ma première connaissance a été le cher abbé Bosco, j'ai connu aussi son inséparable ami l'abbé Comollo. Et même, comme je devais à mon admission dans le cours, faire choix d'un collègue, j'avais pris Comollo, le premier que j'avais rencontré; mais je ne tardai pas à le laisser, parce qu'avec son caractère calme et pacifique il aurait fait avec moi une rude pénitence.

» Jean Bosco, l'ami de tous, n'eut jamais de familiarité qu'avec un petit cercle composé d'abbés qui étaient de son cours, ou des pays voisins du sien. Il avait dès le début formé avec eux une société dont il était lui-même, à cause de son âge plus avancé, le père, le supérieur, le maître. Ses compagnons passaient d'ordinaire toute la récréation, surtout celle d'après-souper, à écouter ses récits.

» Moi qui avais à me dédommager des trois ans passés dans le laboratoire ou la pharmacie, je profitais jusqu'à la dernière minute de la récréation bruyante; j'étais le chef fanatique du jeu de *barres*. Que de fois j'ai tourmenté le pauvre Bosco pour l'entraîner au jeu, lui qui se contentait de faire quatre pas de long en large; mais jamais je n'ai réussi... Il ne se fâchait pas, il se contentait de dire : « Dalfi, prends garde ! » et il fallait le laisser tranquille. Au Séminaire on ne l'a jamais vu courir, ni jouer aux cartes, ni lire des romans ou des livres de poésies.

» Les jours de fête, à la récréation de l'après-midi, au bout d'un quart d'heure il était toujours appelé au parloir. Avec la permission des supérieurs il y faisait un peu de répétition à quelques enfants du dehors, et recevait en échange une légère rétribution qu'il affectait à ses menues dépenses, car c'était là son unique revenu.

» Je puis assurer que je ne l'ai jamais vu en colère, et parfois il y aurait bien eu matière; mais il riait et prenait tout en bonne part, pensant que les manques d'égards n'étaient que des plaisanteries et non des offenses. Il est bien à regretter que ceux qui auraient pu donner de

nombreux détails sur sa vie intime et qui étaient assidus à ses réunions l'aient déjà tous précédé ou suivi de près dans l'éternité ».

Mgr Dalfi fait allusion à un groupe d'abbés qui s'était formé autour de Jean Bosco. Ce groupe constituait une sorte de sainte ligue pour l'observation des règles du Séminaire et pour l'exact accomplissement des devoirs d'étude et de piété. Les principaux membres étaient Guillaume Garigliano, Jean Giacomelli et Louis Comollo. « Ces trois amis furent pour moi un trésor, a écrit Don Bosco. Notre cercle inauguré l'année précédente, et toujours florissant, avait acquis cette année de nouveaux membres. On y discutait les questions philosophiques qui n'avaient pas été bien comprises en classe, et cela toujours en langue latine, comme l'avait proposé Comollo. On y gagnait beaucoup; car on en vint à manier le latin, avec assez d'aisance pour causer de sujets classiques. Le plus habile à poser des questions, c'était Comollo. Il savait en outre donner de la vie aux conversations par des digressions scientifiques ou des récits, mais il était d'une exquise urbanité à se taire, quand un autre voulait parler. On le voyait souvent laisser un mot inachevé pour permettre à un autre de s'exprimer librement. Dominique Peretti qui fut plus tard curé de Buttigliera avait la langue bien déliée et répondait souvent. Garigliano était un excellent auditeur et se bornait à faire quelques réflexions ». Grâce à ces discussions qui supposaient une application constante aux leçons faites en classes, Jean réussit à posséder à la perfection la logique, la métaphysique, l'éthique, l'arithmétique et la physique, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce récit.

La seconde année de philosophie il faillit ne pas obtenir au concours la remise des deux mois de pension. Il avait un compétiteur très intelligent. Tous deux furent classés premiers avec même nombre de points à l'écrit et à l'oral. On leur proposa de partager la prime. Jean y consentait volontiers; mais l'autre quoique riche ne voulait pas s'y résoudre. On fixa alors une seconde épreuve: le travail était assez difficile, mais Jean demeura vainqueur.

Cependant « l'habitude que j'avais prise de la lecture des classiques pendant tout le cours secondaire — continue le Vénérable — le souvenir familier des métaphores emphatiques de la mythologie et des fables païennes m'empêchaient de goûter la simplicité de style des livres ascétiques. J'en vins à cette persuasion que le beau langage et l'éloquence ne pouvaient se trouver dans les livres qui traitent de religion. Même les œuvres des SS. Pères me paraissaient le fruit d'intelligences fort limitées, à l'exception pourtant des principes religieux qu'ils

exposaient avec vigueur et clarté. Tout cela était la conséquence du langage que j'avais entendu tenir même par des ecclésiastiques très versés dans les lettres profanes, mais peu respectueux envers ces lumières de l'Église, parce qu'ils ne les connaissaient pas.

« Au commencement de la seconde année de philosophie, un jour que j'étais allé faire ma visite au T. S. Sacrement, n'ayant pas mon livre de prières, je pris en mains *l'Imitation de Jésus Christ* : j'en lus divers chapitres sur la sainte Eucharistie. Je fus frappé de la sublimité des pensées et en même temps de l'ordre et de l'éloquence de la forme; et je me dis en moi-même: — L'auteur de ce livre était un savant.

» Une lecture assidue de ce précieux ouvrage me fit bientôt constater qu'il y avait plus de doctrine et d'enseignement moral dans un seul verset que je n'en aurais rencontré dans les gros volumes des classiques de l'antiquité. C'est à *l'Imitation* que je dois d'avoir mis de côté les auteurs profanes. Je me mis alors à lire Josèphe: *Les antiquités judaïques* et *La guerre juive*; puis j'ai pris les *Dissertations sur la religion* de Mgr Marchetti, les œuvres de Frayssinous, de Balmès, de Zucconi, et de beaucoup d'autres écrivains religieux; je trouvai du goût à la lecture de *l'Histoire ecclésiastique* de Fleury, ne sachant pas que c'était un ouvrage peu recommandable; j'ai lu avec encore plus de profit les œuvres de Cavalca, de Passavanti, de Segneri et toute *l'Histoire universelle de l'Église* d'Henrion qui me resta gravée dans la mémoire.

» Vous allez penser que toutes ces lectures devaient m'empêcher de m'appliquer à mes études. Il n'en était rien. Ma mémoire me servait toujours bien; la lecture et l'explication entendue en classe me suffisaient pour satisfaire à mes obligations. De cette façon, les heures d'étude je pouvais les employer à d'autres travaux. Les supérieurs le savaient et me laissaient libre ».

Nous ajouterons qu'il étudiait avec beaucoup d'amour les Pères et les Docteurs de l'Église, S. Augustin, S. Jérôme et particulièrement S. Thomas; il savait même par cœur beaucoup de passages de ce prince de la philosophie et de la théologie. Les quatre années qu'il passa encore au Séminaire, il lut et étudia la Bible toute entière en s'aidant des Commentaires de Cornelius à Lapse, et de Tirino; il acquit aussi une connaissance assez étendue des Bollandistes. Ces ouvrages-là et les autres dont il pouvait avoir besoin, il les empruntait à la bibliothèque du Séminaire, et pendant les vacances, aux Curés. Il semble d'autre part qu'il y ait une disposition de la Providence dans cette méconnaissance que notre abbé a eue pour un temps

de la beauté des ouvrages qui traitent de religion, et qui requièrent une maturité d'intelligence supérieure à celle d'un rhétoricien ou d'un philosophe de première année. L'amour des classiques et leur étude étaient nécessaires pour avoir un fonds indispensable de connaissances à qui était destiné à fonder de nombreux instituts d'éducation. Et le docte Mgr Pechenino qui lui a été uni d'une étroite amitié pendant tant d'années, professait la plus haute admiration pour la profonde connaissance que Don Bosco avait de tout ce qui regarde les littératures italienne et latine. L'Écclésiastique a bien dit : « Le sage scrutera la sagesse de tous les anciens et il étudiera les prophètes » (1).

Ainsi se termina sa seconde année de philosophie; possesseur d'un nouveau trésor scientifique, de l'affection de ses collègues et de beaucoup d'amis, il retournait en vacances.

« Pour les abbés, écrit-il, les vacances constituent un grand danger; d'autant plus qu'à cette époque elles étaient de quatre mois et demi, depuis la fête de S. Jean Baptiste jusqu'après la Toussaint. Je passais le temps à lire et à écrire; mais comme je ne savais pas encore tirer parti de mes journées, j'en perdais beaucoup sans aucun profit. Je tâchais de tuer le temps en m'appliquant à des travaux manuels. Je faisais au tour des fuseaux, des toupies, des boules, etc.; je cousais des habits, je raccommodais des souliers, je travaillais le fer et le bois. J'étais tour à tour maçon et relieur. Il y a encore maintenant à Murialdo un bureau, une table et plusieurs chaises qui rappellent les chefs d'œuvre de ces vacances. Je m'occupais encore à faucher l'herbe des prés, à moissonner le blé, à arracher le pampre des vignes, à vendanger, à fouler le raisin, à soutirer le vin, etc. Je m'étais du reste déjà exercé à ces divers travaux pendant les vacances antérieures, avant d'avoir la soutane.

« Je m'occupais aussi des enfants comme d'habitude; mais je ne pouvais les avoir que les jours de fête. Alors je les réunissais dans ma cour le soir et après quelques jeux je leur faisais une courte allocution. Une grande consolation que j'ai eue a été de faire le catéchisme à bon nombre de mes camarades qui malgré leurs seize ou dix-sept ans étaient complètement ignorants en matière de religion. J'ai aussi enseigné à plusieurs à lire et à écrire et avec de bons résultats; car le désir ou même la passion d'apprendre m'amenait des garçons de tout âge. Mon école était gratuite, mais j'y mettais comme conditions: *l'assiduité, l'application et la confession chaque mois*. Dans les débuts plusieurs qui ne voulaient pas souscrire à ces con-

(1) Écclésiastique XXX, IX, 1.

ditions se sont retirés, ce qui a servi aux autres de bon exemple et d'encouragement ».

Il continue en toute humilité: « Tout à l'heure quand j'ai dit que les vacances sont un danger, c'est pour moi que je voulais parler. Un pauvre abbé, sans qu'il s'en aperçoive, se trouve souvent exposé à des graves périls. J'en ai fait l'expérience.

Ainsi une surprise fort désagréable m'était réservée à Croveglia, un hameau de Buttigliera.

On y célébrait la fête de S. Barthélemy, et j'y fus invité par un de mes oncles (1) à chanter et même à jouer du violon — le violon avait été mon instrument de prédilection, mais alors j'y avais déjà renoncé. A l'église tout alla bien; le repas était chez mon oncle, prieur de la fête, et jusque-là il n'y avait rien à dire. Le Curé lui aussi était du festin. A la fin du repas on m'invite à donner un morceau de violon. Je refuse; on insiste en déclarant qu'on veut une sonate de ma main d'artiste. Je réponds que j'ai laissé mon violon chez moi et que je n'ai là aucun instrument. — S'il n'y a pas d'autre difficulté me dit mon oncle, le remède est tout trouvé; il y a dans le pays un tel qui a un violon, je vais le prendre et tu en joueras. — Il sort et revient à l'instant avec le violon. Je voulais encore me récu- ser. — Tout au moins, dit un musicien, vous me servirez d'accompagnateur. Je ferai la première partie et vous la seconde. J'eus la faiblesse d'accepter.

Je me mets donc à jouer et pour un certain temps; mais à un moment donné j'entends monter d'une cour voisine des bruits confus, et comme le piétinement d'une foule assez nombreuse.

Je regarde à la fenêtre et je vois dans la cour d'à côté un grand nombre de gens qui dansent au son de mon violon. Je ne saurais exprimer l'indignation qui alors s'empara de moi. — Comment, dis-je aux convives, moi qui ne cesse de parler contre les spectacles publics, c'est moi qui en suis devenu ici le promoteur! C'est bien la dernière fois. On ne m'y prendra plus. Prenez ce violon, portez-le de suite à son propriétaire, veuillez le remercier et lui dire que je n'en ai plus besoin. — En même temps je sors, je vais chez moi, je piétine mon violon, je le mets en pièces, et jamais depuis je n'ai voulu me servir de cet instrument, quoique souvent l'occasion m'en ait été offerte aux cérémonies de l'église. J'en avais fait une promesse solennelle et je l'ai tenue. Plus tard j'ai enseigné la manière d'en jouer, mais sans le prendre en mains moi-même.

Un autre désagrément me survint à la chasse. L'été, j'allais chercher les nids; l'automne, je

chassais à la glu, ou au piège, au filet et même avec le fusil. Un matin, je me suis mis à poursuivre un lièvre et passant à travers champs et vignobles, je franchis collines et vallées pendant plusieurs heures. En fin de compte je réussis à être à la portée de la pauvre bête et d'un coup de fusil je lui brisai les côtes; mais la mort de cette innocente créature me remplit de tristesse. Mes amis étaient accourus au bruit de l'explosion, et tandis qu'ils me félicitaient de mon coup, moi, je regardais mon accoutrement: j'étais en manches de chemise, sans soutane et avec un chapeau de paille; j'avais l'air d'un contrebandier et cela presque à dix kilomètres de chez moi. J'en suis profondément humilié, je demande pardon à mes amis du scandale que je viens de leur donner, en me présentant dans ce costume; je rentre à la maison et renonce pour toujours à toute sorte de chasse. Avec l'aide de Dieu, j'ai cette fois tenu ma promesse. Que Dieu me pardonne ce scandale.

« Ces faits ont été pour moi une terrible leçon. Depuis lors j'ai mené une vie plus retirée, persuadé que si on veut se mettre au service de Dieu, il faut absolument laisser de côté les amusements mondains. Il est vrai que souvent ce ne sont pas des péchés; mais à cause des discours qu'on y tient, du costume, du langage et des actions de ceux qui y prennent part, il y a toujours quelque danger pour la vertu, surtout pour celle de la chasteté qui est si délicate ».

Voilà le jugement que Don Bosco dans son humilité nous a laissé sur ses vacances; mais ceux qui en avaient été les témoins pensaient de toute autre façon. Le vicaire Don Ropolo rend ce témoignage: « Pendant les grandes vacances, l'abbé Bosco prenait tous les moyens de conserver la ferveur et l'esprit du séminaire; il était toujours occupé soit à l'étude, soit à aux travaux manuels que l'on pouvait sans inconvénient pratiquer dans la solitude du *Sussambrino* ou des *Becchi* et dont il avait besoin pour fortifier sa santé quelque peu altérée. Il ne restait jamais oisif. Il était fidèle observateur de toutes les pratiques de dévotion de la vie cléricale: méditation, lecture spirituelle, chapelet, visite au Saint Sacrement, assistance quotidienne à la Ste Messe et fréquentation des Sacrements.

» Quelquefois il arrivait que soit la distance de sa maison à l'église paroissiale, soit quelque cause de retard, comme sa mauvaise santé l'empêchait le dimanche d'assister à la première messe. Alors il venait communier à la dernière qui se célébrait vers les onze heures, et c'était un grand sujet d'édification pour les fidèles. Il prêtait volontiers ses services pour les cérémonies religieuses. Tous les dimanches il faisait le catéchisme à la paroisse aux petits garçons

(1) Notons en passant que cet oncle a atteint l'âge de 102 ans.

avec beaucoup de zèle et de plaisir. Quand la cloche avertissait pour un viatique il se hâta de parcourir les trois kilomètres qui séparent le *Sussambrino* de la paroisse. Il se mettait le surplis, prenait l'ombrellino et accompagnait le T. S. Sacrement à quelque distance que fût la maison du malade. Il ne se dispensait jamais d'assister aux sermons de la paroisse; il les écoutait avec attention et les répétait littéralement à ses collègues du séminaire tout étonnés. Son extérieur était recueilli et irréprochable, parce qu'il savait l'importance du bon exemple. Pour tous ces motifs il jouissait de la plus haute estime auprès de tous ceux de son pays ».

Lorsqu'il donnait des répétitions aux jeunes collégiens, il passait une bonne partie de son temps auprès du Curé, Don Cinzano, qui lui avait voué la plus grande affection, et avec qui il pouvait traiter en toute liberté. A la Cure, Jean se prêtait à tout ce qu'on voulait; en retour, la bibliothèque du Curé était à son entière disposition.

Mais un endroit qui avait la prédilection du Serviteur de Dieu, c'était le bouquet d'arbres qui couronnait le sommet du vignoble de la *Renenta* appartenant à Turco. C'est là qu'il s'appliquait aux études pour lesquelles le temps lui avait fait défaut pendant l'année; il y étudia en particulier l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* de Dom Calmet, la géographie des Lieux Saints et les éléments de l'hébreu, dont il acquit une connaissance assez étendue (1). Il traduisait aussi le Nouveau Testament sur le texte grec, et préparait même quelques sermons. Comme il prévoyait qu'il aurait besoin de connaître les langues modernes, il se mit de bonne heure à l'étude du français. Après le latin et l'italien, il a toujours eu dans la suite une prédilection pour l'hébreu, le grec et le français; et plusieurs fois nous lui avons entendu dire:

— Mes études! je les ai faites à la *Renenta*, dans la vigne de Joseph Turco.

Il étudiait pour se rendre digne de sa vocation et être mieux en mesure d'instruire la jeunesse. Un jour Joseph Turco, avec qui il était lié d'une étroite amitié l'aborde pendant qu'il travaillait dans la vigne et lui demande:

— Maintenant te voilà abbé; bientôt tu seras prêtre; et après que feras-tu?

Jean répondit:

— Je ne me sens guère d'inclination pour être curé ou vicaire; mais j'aimerais bien re-

cueillir des enfants pauvres et abandonnés, pour leur donner une instruction et une éducation chrétienne.

Dans une autre rencontre, il lui dit en confiance qu'il avait fait un songe d'où il déduisait qu'avec le temps il irait s'établir dans un endroit où il recueillerait un grand nombre d'enfants pour leur enseigner la voie du salut. Il ne donna aucun détail sur l'endroit; mais ce songe était sans doute celui qu'il raconta pour la première fois en 1858 à ses fils de l'Oratoire parmi lesquels étaient Rua (1), Cagliero (2), Francesia (3) et quelques autres.

Il avait vu la vallée qui était sous la ferme du *Sussambrino* se transformer en une grande ville: par les rues et sur les places, des foules d'enfants vagabondaient, qui s'amusaient, faisaient du tapage et blasphémaient. Or, avec son horreur du blasphème et son caractère ardent, il court à eux et leur fait des vifs reproches de leurs blasphèmes et les menace s'ils continuent; comme ils ne font aucun cas de ses remontrances, il se met à les battre. Les enfants à leur tour lui tombent dessus et l'accablent de coups. Il s'échappe; mais tandis qu'il fuyait un personnage majestueux lui ordonne de s'arrêter, de retourner au milieu de ces gamins pour les engager à être sages et à éviter le mal. Jean lui répond qu'il a été criblé de coups et que s'il se montre encore ce sera bien pire. Alors, ce personnage lui présente une grande dame qui arrivait et lui dit:

— Voilà ma mère, dis-lui de te conseiller. — La dame me regarde avec une affectueuse bonté et me dit: — Si tu veux gagner l'amitié de ces gamins, au lieu de les frapper, parle leur avec douceur et bonté. — A l'instant, tout comme dans le premier songe (4), ces enfants prennent d'abord la forme de bêtes sauvages, puis de brebis et d'agneaux, et Jean en devient le pasteur d'après les ordres de cette Dame. C'était la pensée du prophète Isaïe matérialisée dans une vision: « Les bêtes sauvages, les dragons, les oiseaux sauvages (*transformés en enfants d'Abraham*) me rendront gloire. Ce peuple, je l'ai formé pour moi; il annoncera ma gloire (5).

Peut-être est-ce cette fois-là que Jean vit l'Oratoire et toutes ses constructions qui étaient prêtes à le recevoir avec tous ses gamins.

Don Bosio, de Castagnole, curé de Levone dans le Canavese, et qui avait été collègue de Don Bosco au Séminaire de Chieri, étant venu

(1) En 1884, il se souvenait encore de ses études d'hébreu; à Rome nous avons été grandement surpris de le voir entrer en discussion avec un professeur de cette langue sur la valeur grammaticale et sur l'explication de certains passages originaux des prophètes, et les confronter avec les textes parallèles des divers livres de la Sainte Ecriture.

(1) Don Rua qui a été son successeur comme supérieur général de l'Œuvre Salésienne de 1888 à 1910.

(2) Le Cardinal Cagliero.

(3) Ce vétéran de l'Œuvre Salésienne recevait récemment des éloges du Saint Père pour ses poésies en latin et en italien.

(4) Le songe qu'il avait eu à neuf ans.

(5) Isaïe XLIII, 20, 21.

en 1890 à l'Oratoire pour la première fois, quand il fut au milieu de la cour, se mit à regarder tout autour les nombreux bâtiments; puis il dit aux membres du Chapitre qui l'entouraient:

— Dans tout ce que je vois ici, il n'y a rien de nouveau pour moi; Don Bosco, lorsqu'il était au Séminaire m'en avait déjà donné la description, comme s'il avait eu devant les yeux ce qu'il racontait et que je vois moi-même si exactement reproduit.

Don Cinzano, le Curé de Châteauneuf nous a dit aussi que l'abbé Bosco lui avait assuré qu'un jour il aurait avec lui des prêtres, des abbés, des élèves qui étudieraient, d'autres qui apprendraient un métier, et de plus une belle musique instrumentale.

Ici nous ne pouvons nous empêcher de considérer la succession progressive et rationnelle de ces songes surprenants. A 9 ans, le Vénérable vient à connaître la mission spéciale qui lui sera confiée; à 16 ans il reçoit la promesse des secours matériels indispensables pour loger et nourrir des multitudes d'enfants; à 19 ans un ordre impérieux lui déclare qu'il n'est pas libre de refuser la mission qui lui est confiée; à 21 ans il a connaissance de la classe d'enfants à laquelle il devra donner ses soins; à 22 ans il sait qu'une grande ville sera le premier théâtre de ses fatigues apostoliques et de ses fondations. Et les mystérieuses indications ne devront pas s'arrêter là; il y en aura toujours, comme nous le verrons dans la suite, jusqu'à ce que l'œuvre de Dieu soit accomplie.

Avant la fin de ces vacances, l'abbé Bosco fut invité à faire le sermon du Rosaire dans un village voisin, à Alfiano. Avec l'autorisation et l'aide de son Curé, il accepta l'invitation et monta en chaire pour la première fois, heureux d'offrir les prémices de sa parole à cette Auguste Souveraine qui plusieurs fois déjà s'était manifestée à lui, comme une mère tendrement aimante.

CHAPITRE XIII.

Perte de l'ami.

La première année de théologie — Son amour pour l'histoire de l'Eglise et pour les Papes — Académie littéraire entre séminaristes — Les vacances — Visite des amis — Nouvelle prédication à Alfiano — Il remplace à Cinzano et à Pectetto le prédicateur qui au dernier moment a fait défaut — Autre sermon à Capriglio — Son humble appréciation de ses sermons — Tristes pressentiments de Comollo — Jean rentre au Séminaire et

y est nommé sacristain — Retraite prêchée par Don Borel — Comollo tombe malade — Songe d'abord affreux puis consolant — Sainte mort de cet ami — Sa première apparition — Il apparaît à tous les Séminaristes d'un dortoir.

Avec l'année scolaire 1837-38, l'abbé Jean Bosco entrait dans le premier cours de théologie.

Au témoignage de tous ses collègues de séminaire il manifestait une prédilection spéciale pour l'histoire de l'Eglise. Dès cette époque il déplorait souvent la désinvolture de certains auteurs ecclésiastiques qui négligent les hauts-faits des Papes, et se perdent en détails inutiles sur des personnages secondaires; et il était peiné quand il rencontrait des appréciations peu respectueuses de la conduite de plusieurs Papes. Nous pouvons ajouter que dès l'apparition de l'histoire de Rohrbacher, il en lut avec attention tous les gros volumes. C'est ainsi qu'il accueillit plus tard l'histoire de l'Eglise de Salzano; et il nous disait que s'il l'avait eue pendant son Séminaire, il en aurait baisé toutes les pages, justement à cause de la grande vénération de l'auteur envers les Souverains Pontifes.

S'il étudiait l'histoire, ce n'était jamais au préjudice de la théologie. Il continuait au Cercle à discuter les questions les plus ardues où il fallait la plus rigoureuse précision dans les termes. Au dire de Don Giacomelli, Jean était si attentif qu'il veillait à ce qu'on évite non pas seulement les erreurs, mais encore les plus légères inexactitudes. Une fois un de ses collègues avait émis sur le péché originel une proposition hasardée, il se hâta de le reprendre et de le réfuter par de solides arguments. Cette promptitude à défendre le dogme était caractéristique chez lui; il l'a manifestée toute sa vie et en toute circonstance, et on admirait alors sa pénétration d'esprit et la profondeur de son savoir.

Il ne négligeait pas non plus les belles-lettres. L'abbé Jacques Bosco nous dit qu'il avait fondé une académie de 12 ou de 14 membres dont il était l'âme.

On s'y entretenait de linguistique, de littérature classique et même des bienséances ecclésiastiques; les réunions avaient lieu les jours de congé pendant une récréation déterminée; on y lisait des travaux historiques, littéraires, en poésie et en prose; quand l'auteur avait achevé sa lecture, les autres donnaient leur appréciation sur le fond, sur la forme et sur le débit, surtout quand il s'agissait d'un sermon.

Jean était si minutieux dans sa critique qu'on l'avait surnommé le *rabbin* de la grammaire.

Mais il était surtout remarqué pour son extrême prudence. Un jour on lisait une composition dans laquelle on donnait quelque louange à la beauté des femmes en général. On demande à Jean quelle est son opinion; il demeure un moment pensif, puis il dit: — Ce travail est parfait, sauf qu'à deux reprises on parle des femmes d'une manière qui ne convient pas du tout à un clerc! — Or l'auteur de cette composition devint prêtre, mais eut le malheur de passer à la secte des Vieux Catholiques.

C'est au milieu de l'application à l'étude et de l'exercice constant de toutes les vertus que Jean passa heureusement cette seconde année. Il était depuis peu de jours en vacances, lorsqu'il reçut un mot de Comollo lui annonçant sa visite; il voulait revoir avec lui un sermon sur l'Assomption dont son oncle l'avait chargé. Il n'y avait que deux amis qui allaient chez Bosco pendant les vacances: l'abbé Giacomelli d'Avigliana qui passait la nuit quand il venait, et Louis Comollo qui était venu plusieurs fois, mais pour repartir le soir, et à qui d'ordinaire Jean restituait la visite.

Maman Marguerite qui savait de quelle importance sont les bonnes amitiés, faisait à l'un et à l'autre une aimable réception: — Je veux faire honneur à mon Jean! disait la sainte femme.

« Comollo fut ponctuel, raconte D. Bosco, et il vint justement un jour où les miens moissonnaient aux champs. Il me donna d'abord à lire son manuscrit; puis il le débita en accompagnant la parole du geste. Après quelques heures d'agréable entretien nous nous sommes aperçus que c'était l'heure du dîner. Il n'y avait que nous à la maison. Que faire? — Eh bien! dit Comollo, je vais allumer le feu; toi, prépare la marmite. A nous deux nous saurons bien faire cuire quelque chose! — A merveille! lui dis-je, mais tout d'abord il faut aller nous emparer d'un de ces poulets qui sont là; il nous fournira le bouillon et le fricot; c'est ainsi que ma mère l'entend. — Nous avons eu vite fait d'en attraper un; mais qui est-ce qui aurait le courage de le tuer? Ni l'un, ni l'autre. Pour conclure il fut décidé que Comollo tiendrait la bête, le cou appuyé sur une planche, et moi je couperais la tête d'un coup de faucille. Le coup est donné; la tête est séparée du tronc; mais effrayés tous deux, nous nous sommes enfuis en pleurant.

« S'il faut être nigauds! dit Comollo au bout d'un moment; Dieu nous a dit de nous servir des animaux de la terre pour notre bien; pourquoi cette peur? — Sur cette réflexion, le poulet est ramassé, plumé, vidé, cuit et mangé.

« Je serais allé à Cinzano assister au sermon de Comollo, mais j'avais à prêcher le même jour à Alfiano; je n'y allai donc que le lendemain.

Mais c'était un charme que d'entendre les éloges unanimes sur le sermon de Comollo. — Il prêche comme un saint, me disait l'un. — Oh! disait un autre, on l'eût pris pour un ange tant il y avait de modestie dans son attitude et de liberté dans sa parole. — D'autres encore: Quel bon prédicateur!... »

Jean qui était allé à Cinzano pour féliciter son ami de son sermon, ne s'attendait pas à devoir monter dans la même chaire, pour parler à la même population qui venait d'entendre Comollo. Ecoutons-le raconter le fait:

« Ce jour-là (16 août) c'était la fête de Saint Roch, surnommée la fête de la marmite ou de la cuisine, parce que les parents et amis en prennent occasion pour s'inviter à des réunions de famille. Il arriva alors quelque chose qui montre jusqu'où allait ma témérité. A midi, le prédicateur invité ne paraît pas. On attendit presque jusqu'au moment où il eût fallu monter en chaire et il n'arriva point. Et moi pour tirer d'embarras le curé qui était l'oncle de Comollo, j'allais de l'un à l'autre des nombreux curés venus à la fête, les priant avec insistance de vouloir bien dire quelques mots à la population réunie dans l'église. Aucun ne voulait accepter. — Mais comment! leur disais-je, veut-on laisser partir tout ce monde sans leur avoir adressé la parole? — Agacé de mes impunités l'un d'eux me répond: — Vous êtes bien simple, vous; improviser un panégyrique de S. Roch, ce n'est pas si aisé que d'avalier un verre de vin; au lieu d'ennuyer les autres, faites-le vous même. — Bravo, voilà qui est bien touché, dirent les autres. — Humilié et froissé dans mon amour propre, je répliquai: — Je n'aurais certainement pas osé me proposer moi-même pour cette affaire; mais si personne n'en veut, j'accepte. — On chante alors un cantique pour me laisser le temps de la réflexion; puis m'étant rémémoré la vie du saint que j'avais lue, je monte en chaire et je fais un sermon qui m'a toujours été cité comme le meilleur de tous ceux que j'aie jamais faits ».

Joseph Turco qui sur l'invitation de Jean l'accompagnait souvent dans les différents endroits où il devait prêcher, se trouvait justement à Cinzano en cette circonstance, et il a rapporté: — « Le panégyrique paraissait avoir été préparé avec beaucoup de soin par un orateur de profession, muni de profondes études: tous les Curés présents étaient extrêmement surpris ».

(A suivre).

~~—~~

Une grâce de Dominique Savio.

Le samedi 22 janvier 1916, à 3 heures de l'après-midi, un de nos élèves le jeune Arnold Bachman, âgé de 7 ans, qui était resté au lit tout le jour, éprouvait tout à coup une extrême difficulté à respirer, au point de paraître sur le point de suffoquer.

Le médecin appelé en toute hâte, déclara qu'il croyait à un cas de laryngite aiguë; mais il remettait au lendemain matin un examen plus minutieux de la maladie.

Le mal ne fit que s'aggraver pendant la nuit; et le médecin pratiquait, mais sans résultat deux injections de sérum antidiphthérique; dans la maison, supérieurs et élèves auxquels s'était uni le père du malade qui venait d'arriver demandaient la grâce de la guérison à Dominique Savio. On avait déposé sur le lit une image du Serviteur de Dieu et le petit malade la baisait souvent avec affection.

Le mal empirait à vue d'œil, les accès d'étouffement augmentaient en fréquence et en acuité; on jugea à propos d'administrer le jeune infirme, à qui je fis faire la première communion en viatique. Le médecin avait confirmé le diagnostic de la veille: on était en présence d'un cas très grave de laryngite infantile.

A 2 heures de l'après-midi le docteur fait une injection de morphine et prescrit des inhalations d'oxygène pour rendre moins pénible la respiration qui était devenue de plus en plus spasmodique.

A 3 heures commençait l'agonie et on donnait l'Extrême Onction au petit malade: un râle de plus en plus oppressé et le battement accéléré et irrégulier du pouls étaient les seuls indices de vie qu'il donnait encore.

A 8 heures le médecin disait que les moments étaient comptés, et que devant s'absenter le lendemain, il avait laissé le module pour la déclaration mortuaire à un de ses collègues qui avait plusieurs fois visité le malade avec lui durant la journée.

Le père désolé, prenait les premières dispositions pour la sépulture, et déjà dans la chambre où l'enfant agonisait, on avait préparé ses habits pour l'en revêtir.

Mais si personne n'avait plus d'espoir aux moyens humains, tous attendaient une grâce de Dominique Savio: les élèves avant d'aller prendre leur repos l'imploraient encore une fois, et tous les supérieurs, ainsi qu'ils se le sont dit ensuite l'un à l'autre avaient chacun de leur côté renouvelé leurs instances auprès du petit ange de Mondonio.

Et Dominique Savio a voulu nous faire toucher du doigt qu'il n'intervenait que lorsque

tout espoir humain était perdu: en effet à 9 h. $\frac{1}{2}$ le petit moribond ouvre les yeux, demande à boire, fait le signe de la croix et se trouve entièrement hors de danger.

A partir de ce moment, le changement radical s'affirma de plus en plus au grand étonnement de tous, des médecins surtout et des nombreuses



Monument élevé à Mgr Lasagna à Villa Colon (Montevideo).
(voir page 115).

personnes du pays qui avaient pris part à notre angoisse.

Le lundi matin, les supérieurs et les élèves à la première nouvelle de l'heureux événement se sont hâtés de remercier Dominique Savio, qu'ils regardaient comme l'intermédiaire de cette grâce.

Le médecin a laissé une relation détaillée du fait qu'il regarde comme sortant absolument du domaine de la science.

Châteauneuf d'Asti, 24 Février 1916.

Le Directeur de l'Institut

JOSEPH GUALA, *prêtre.*

NB. — M. l'abbé Etienne Trione, 32, rue Cottolengo, Turin remercie d'avance tous ceux qui lui enverront relation de grâces obtenues par l'intercession de Dominique Savio. Ces documents pourront hâter la procédure de canonisation.

Reconnaissance au Vénérable Don Bosco

Une opération réussie.

Notre papa qui a dépassé les 70 ans, avait été gravement atteint de péritonite. Le cas était désespéré. Les médecins disaient qu'il n'y avait plus rien à faire, et qu'une opération était impossible étant donné l'âge avancé du malade. Nous nous sommes adressés alors au Vén. Don Bosco lui demandant d'intercéder avec Marie Auxiliatrice pour nous conserver notre cher malade.

Eh bien, précisément le 16 août, en l'anniversaire de la naissance de Don Bosco, les médecins voyant que les vomissements avaient cessé et que le malade paraissait avoir bien repris, se décident à faire l'opération qui a parfaitement réussi, et a été bientôt suivie d'un complet rétablissement.

Tous ceux qui ont été témoins de ce fait, y compris les docteurs, y ont vu la main de Dieu.

Pleins de reconnaissance envers N. D. Auxiliatrice et son fidèle serviteur Don Bosco, nous voulons manifester publiquement notre gratitude.

Buenos Ayres, Décembre 1915.

IDA et LÆTITIA SEROCCO LOJAENNO.

Don Bosco, merci.

Combien grande est la bonté de Don Bosco... Sans son intercession, je serais maintenant privée du bras gauche et réduite à une triste impuissance. Après avoir pendant dix mois souffert d'un mal nerveux localisé dans le bras, les nerfs s'étaient contractés et avaient forcé l'annulaire à se replier; puis ils s'étaient ramassés au poignet, formant une grosse nodosité. Or, la douleur m'empêchant de travailler, j'avais vu un médecin qui ne m'avait rien dit de bien rassurant: mon mal selon lui était sans remède; il était progressif, et devait avec le temps contracter tous les autres membres. Je voulus alors voir un spécialiste, et celui-ci fut d'avis de tenter une opération: peut-être la traction des nerfs malades pourrait enrayer le mal.

Le 22 avril 1913 je fus soumise à cette opération douloureuse et chanceuse: sur le moment le résultat parut satisfaisant; mais par la suite à la suite d'une enflure extraordinaire causée par un mal inconnu des médecins, ma main se déformait complètement et j'étais sur le point de me voir amputer l'avant-bras.

Alors je vais à Valsalice; et ce petit voyage

me coûta beaucoup de fatigue: mais j'étais remplie d'espérance. J'appuie mon pauvre bras contre le tombeau en disant: « Don Bosco, on va me couper l'avant-bras; mais je n'ai jamais vu de sœur sans main; et je ne me sens pas le courage de retourner à la maison en ce triste état! Don Bosco, venez à mon aide ». J'étais à bout de forces et agitée par la fièvre, et je rentrai de suite chez nous, soutenue par la plus vive confiance.

Le lendemain je vais à l'hôpital et j'entends les docteurs tout étonnés qui me disent: « Ma sœur, votre main va beaucoup mieux; il n'est plus nécessaire de la couper ».

Oh! Don Bosco, merci! Comme vous êtes bon et bienfaisant! A partir de ce jour le mieux s'accroît de plus en plus; les blessures se cicatrisent, la main reprend sa forme première; je me mets petit à petit à m'en servir; et maintenant après treize mois que cela s'est passé, n'ayant plus ressenti la moindre douleur je considère tout danger comme absolument écarté, et je publie la grâce.

Puisse la voix de ma reconnaissance chanter à Don Bosco un hymne éternel de remerciements et exciter dans tous les cœurs une grande confiance en sa bonté.

Lu de Monferrato, 24 Mai 1914.

SŒUR DOMINIQUE VILLANIS.

* * *

La prière d'une enfant.

Le 12 décembre 1913 ma petite Anna âgée de 4 ans et demi fut atteinte de diphtérie: elle dépérissait de jour en jour.

Dans les moments de calme, elle s'amusait à feuilleter quelque livre illustré. Il me tombe sous la main un livre du Vén. Don Bosco qui contient son portrait dans l'attitude de la prière devant Marie Auxiliatrice. A cet instant j'ai comme une inspiration et je dis à la petite:

— Regarde Don Bosco, vois comme il prie bien la Ste Vierge! Essaie de prier comme lui et dis-lui: « Oh! cher Don Bosco, demandez vous-même à Marie Auxiliatrice de me faire guérir! ».

L'enfant avec le filet de voix qui lui reste répète mot pour mot cette invocation. Et Don Bosco exauce l'innocente enfant. A la surprise générale elle est maintenant tout à fait guérie.

Soyez infiniment remerciée, ô Vierge Auxiliatrice et vous Don Bosco, son fidèle serviteur.

Gènes, 19 Janvier 1914.

MARIE ZOCCOLA.

Triple faveurs.

Mes parents qui étaient fervents admirateurs de Don Bosco avaient une grande dévotion envers Marie Auxiliatrice; aussi ai-je dès l'enfance appris à pratiquer cette même dévotion qui m'a valu bien des grâces. Dernièrement j'en ai obtenu trois plus des signalées que je dois publier comme dette de reconnaissance.

Les bizarreries de mon mari et ses prétentions me rendaient fort malheureuse: je me suis adressée à la Vierge Auxiliatrice et après bien des prières et des supplications, j'ai eu la consolation de le voir entièrement transformé.

Un de mes enfants était affligé du « *pavor nocturnus* »: toutes les nuits il s'éveillait en proie à une terreur indescriptible que rien ne pouvait calmer; j'ai obtenu sa guérison complète de la Vierge Auxiliatrice.

Enfin j'avais ma mère gravement malade de la poitrine: une intervention chirurgicale paraissait nécessaire, mais à cause de l'intensité de la fièvre et de la faiblesse générale c'était fort hasardeux; or, à la suite d'une neuvaine faite dans le sanctuaire avec promesse de publier la grâce obtenue, la malade était bientôt guérie sans aucune opération.

Tout en m'acquittant de ces promesses, je dois également affirmer que ces faveurs je les ai demandées et obtenues par la puissante intercession du Vénérable Don Bosco.

La Romagne, 1 Février.

Une Coopératrice.

Pour la biographie de D. Bosco.

Deux guérisons prodigieuses.

Nous donnons ici la relation de deux faits qui se sont passés lors de la dernière visite de Don Bosco à Varazze en 1886, quand il se rendait à Barcelone. Nous les publions en priant ceux de nos lecteurs qui auraient connaissance de quelque autre circonstance particulière de la vie de Don Bosco de vouloir bien nous la faire connaître.

Au grand nombre de grâces importantes attribuées à l'intercession du Vén. Don Bosco, je viens en ajouter deux réellement prodigieuses et qui pourraient tomber dans l'oubli.

Un de mes neveux, Anselmo G. B. qui a vingt-huit ans et jouit d'une santé des plus robustes, marié et père de trois enfants était hé affecté d'une grave athrepsie. Toutes les célébrités médicales étaient d'accord pour déclarer que le pauvre petit succomberait à son mal, la science ne pouvant y remédier en rien.

Plusieurs fois les médecins avaient essayé d'une opération, mais toujours avec des résultats

insignifiants. Enfin, on veut essayer de porter le petit malade à Gênes avec l'espoir que des chirurgiens plus habiles donneront de meilleures espérances. Mais quelle n'est pas notre déception d'apprendre là aussi qu'une nouvelle opération était inutile, puisqu'elle soumettrait l'enfant à de cruelles tortures, pour lui prolonger l'existence de quelques jours à peine.

N'ayant plus rien à attendre des moyens humains, on pensa à recourir à l'aide de Celui-là seul qui pouvait nous secourir. Sachant que Don Bosco passait à Varazze (c'est la dernière fois qu'il s'y arrêta), on y porte l'enfant dans le seul but de lui obtenir sa bénédiction. Don Bosco posa les mains sur la tête du petit, et recommanda aux parents de prier et d'avoir confiance en Dieu; il fit lui aussi une courte prière. Le petit qui avait toujours laissé voir qu'il souffrait, ne fit plus entendre de plainte; les fonctions de l'organisme se rétablirent complètement, et les médecins n'eurent qu'à constater avec surprise et admiration le fait prodigieux, sans y trouver eux-mêmes d'autre explication que celle du miracle.

Un autre de mes neveux, Anselmo Carmel, né à Montevideo, avait été transporté en Italie à l'âge de trois ans, après que les médecins eurent déclaré impossible la guérison d'une hernie étranglée dont il souffrait presque depuis sa naissance. Une opération était impossible à cause de l'enflure extraordinaire de la partie malade. Il était dans cet état depuis treize années, souffrant toujours sans qu'il fût possible d'atténuer ses douleurs: les professeurs de Gênes avaient déclaré qu'il n'y avait rien à faire. Le pauvre adolescent était condamné à une immobilité presque absolue. Lui aussi fut transporté à Varazze dans la même occasion dont nous avons parlé plus haut.

On l'introduit auprès de Don Bosco qui lui demande:

— Quel âge as-tu?

— Seize ans.

— Aie bien soin de demeurer chaste; la voie dans laquelle tu entres est celle que tu suivras toute la vie; prie souvent et de bon cœur.

Il lui donna sa bénédiction, et il promit qu'à peine rentré à Turin, après son retour de Barcelone où il allait, il ferait une prière à l'autel de la Ste Vierge. En attendant, il fallait avoir confiance en Dieu et prier. A partir de ce moment le mal s'affaiblit graduellement jusqu'à disparition complète, sans médecin ni opération.

N'y a-t-il pas encore là un fait miraculeux qui mérite d'être ajouté à tant d'autres obtenus par l'intercession de Don Bosco?

Arenzano, 12 Mars 1914.

BENOÎTE ANSELMO, Vve CALCAGNO.



CHINE

Une inondation dans l'Heung-Shan.

La Céleste République me fait l'effet d'un pays enchanté. Il n'est pas d'endroit où l'on puisse répéter avec plus de raison le vieux proverbe: Les malheurs sont comme les cerises; l'un amène l'autre. En peu d'années j'en ai vu de toutes sortes: révolution, piraterie, vols, choléra, inondations, etc.

A propos d'inondations, celle de cette année a été, à ce qu'il paraît, une dernière édition.... revue et augmentée. De mémoire d'homme, disent les vieillards, on n'en connaît pas de plus terrible. Ce que j'ai vu moi-même dans mon petit territoire est absolument désolant. Je parle de l'Heung-Shan, et en particulier du territoire de Pak-Hong-Sa qui a été plus cruellement éprouvé.

A la première nouvelle du désastre, je courus là où le danger était plus grave et où mes chrétiens sont plus nombreux.

Cette vaste étendue, auparavant verdoyante, avait disparu sous les eaux. Les cabanes couronnées de bambous au vert panache apparaissaient de loin comme des taches imperceptibles.

Je jette deux pièces de monnaie dans une barque où trois hommes bâillaient à cause de la faim; à l'instant ils s'emparent des rames, se courbent dessus et l'on part. L'eau qui repose maintenant, semble être cyniquement satisfaite d'avoir tout dompté. Son seul ennemi est le soleil, un soleil qui darde des rayons de feu. On dirait qu'un coup de baguette magique a fait abaisser ces terres pour faire place aux eaux.

Où sont les sentiers que j'ai battus tant de fois, les champs, les rizières, les mûriers? Tout a disparu sous cet immense linceul, sombre et fangeux!

Qu'est devenu le gazouillis des voix enfantines au milieu des roseaux qui bordent le fleuve, et le caquetage des petites filles occupées à la cueillette des feuilles pour les vers à soie, et le murmure du vent et le concert des oiseaux?

Partout le silence... Le grincement de la barque contre les branches les plus hautes des

mûriers est l'unique plainte de la nature qui se meurt ensevelie vivante. A cette plainte fait écho le gémissement des rames qui frappent en cadence sur cette immense plaine d'eau.

La barque courait toujours. Une rangée de cèdres encore bien droits cachait le groupe des cabanes.... mais derrière les cèdres voilà le beau panache vert du bambou géant qui avait maintenu les cabanes debout. Nous y sommes! Je cherche du regard, tandis que mon cœur bat rapidement. Nous passons entre deux troncs d'arbre et le triste spectacle se présenta devant nous. La cabane couverte d'eau presque jusqu'au toit forme un îlot sur lequel ces pauvres gens sont réfugiés.

La première famille était composée de neuf petits garçons et d'une fillette. Les plus grands ont vite fait de jeter des planches entre les cèdres et le bambou; il en résulte un pont pittoresque et solide sur lequel je grimpe.

Pendant qu'un petit espiègle me présente la pipe traditionnelle, la maman, une bonne ménagère cherche à rassembler un peu de bois pour préparer le thé. Le père se tenait à l'écart; il était fort abattu.

— Allons. Pierre, lui dis-je, du courage; tout n'est pas perdu. Vois un peu cette belle et nombreuse famille? Tous vivants et alertes. Il aurait pu arriver pire.

— Ah! père, voilà trois ans que nous avons les inondations, mais celle-ci!... Nous avons tout perdu! Les étangs qui étaient pleins de poisson bon à vendre ont débordé et les poissons sont partis. Le ver à soie faute de feuilles est mort...

La femme qui soufflait sur le feu reprend à son tour:

— Père! les porcs, les poules, les poussins, les canards, tout a été emporté par le torrent...

Et les larmes de cette bonne chrétienne tombaient à travers les fentes de la charpente comme des perles dans l'eau. Le mari s'essuyait les yeux du revers de la main, pendant que les petits dans leur insouciance ingénue jouaient avec la barque.

J'aurais eu tant à leur dire; mais je sentais quelque chose qui m'étreignait la gorge et je garde le silence; j'avais peur de leur être de mauvais exemple.

Le brave Pierre avait lavé les petites tasses, y avait versé le thé, et me présentant la boisson de ses mains qui tremblent, il ajoute:

— Cependant je ne veux pas dire que le bon Dieu ne m'ait pas aidé. Oui ces petits, je les ai sauvés comme par miracle... la toute petite nous l'avons repêchée comme une truite. Et à présent ils vont tous bien; ils ne songent même pas au danger qu'ils ont couru.

— Oui, du courage; les biens matériels, tu pourras les regagner par un travail assidu: aussi faut-il remercier Dieu que toute la famille soit sauvée.

Sous la conduite de Pierre, j'ai visité une à une toute les cabanes des chrétiens de cette vaste région.

Il y a bien 20 familles, en tout 200 chrétiens environ, plongés ainsi dans la douleur! et partout au milieu de la misère la plus affreuse je rencontre la plus édifiante résignation à la volonté divine, et je constate que personne n'a péri.

J'étais parti vers les 10 heures du matin, et je rentrais à 6 h. du soir. Mes yeux gonflés de larmes regardaient avec douleur le soleil qui empourprait les cèdres et se plongeait dans cette immense étendue d'eau. Un frisson d'horreur me courut par les membres à penser que là derrière ces cèdres, il y avait des gens qui n'avaient rien à manger, et que je n'avais pas les moyens de les secourir.

Macao, Septembre 1915.

JEAN PEDRAZZINI,
Missionnaire salésien.

* * *

De Macao, à la date du 1er juillet dernier, notre confrère D. Jean Guarona nous envoyait encore ces quelques nouvelles.

Nous avons célébré solennellement le centenaire de N. D. Auxiliatrice. Il y a eu à cette occasion six baptêmes d'adultes et on a érigé officiellement l'Association des Coopérateurs. Le Vicaire du Diocèse Mgr Nunes a fait la conférence sur Don Bosco; nous en avons vu de suite les excellents résultats.

Macao est une colonie Portugaise; mais elle est pleine de Chinois et on y vit à la façon chinoise. Notre Orphelinat est une Mission, puisque un bon nombre de nos élèves sont des païens, qui nous viennent avec l'intention de recevoir le Baptême. Si les moyens ne nous faisaient pas défaut, on pourrait donner une plus vive impulsion au catéchuménat qui pour le moment est le meilleur moyen de faire du bien aux Chinois. Ils ne sont pas encore préparés à nos écoles professionnelles et par suite ils ne peuvent pas les apprécier à leur valeur. Si ces écoles n'ont pas encore donné de grands résultats, surtout

pour les enfants qui nous viennent de l'intérieur c'est parce que de retour dans leur pays, ils ne peuvent pas exercer le métier qu'ils ont appris.

Dans la Mission, au contraire, le travail est plus profitable et les progrès sont incessants. Cette année notre action s'est admirablement bien développée dans tous les centres et il y a eu des conversions des plus consolantes. Il se produit parmi les protestants un mouvement qui promet de s'accroître, surtout depuis la conversion d'un *Moc-Si* (pasteur) et d'un maître d'école qui sont devenus catéchistes de la Mission.

Le mérite de ce mouvement revient au zèle du Vicaire de la Mission, Don Versiglia et des missionnaires Don Canazei et Don Olive.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

La vie des Missionnaires en Patagonie.

(Lettre de D. Louis Marchiori).

S. Carlos de Bariloche, 2 Avril 1915.

Très Révérend Père,

Voilà trois mois que je suis arrivé avec mon nouveau catéchiste Emmanuel Vargas à San Carlos de Bariloche. C'est une localité fort agréable située au pied des premiers contreforts des Cordilières, sur les bords du magnifique lac *Nahuel Huapi* qui constitue avec ses îles un des sites les plus beaux de l'Argentine. C'était là que devait se terminer notre mission qui a duré presque huit mois. Nous avions projeté de célébrer ici la Semaine Sainte en forme de mission, de donner ensuite huit jours de mission dans la presqu'île de S. Pierre qui est à 20 kilomètres de Bariloche, et de rentrer à Viedma pour faire notre retraite au milieu de juillet avec les autres Missionnaires de la Patagonie.

Mais la Providence avait d'autres desseins. A peine sommes nous arrivés à Bariloche, qu'il se met à pleuvoir sans discontinuer pendant des semaines entières. En avril, 19 jours de pluie; en mai, 27; il est tombé plus de 800 millimètres de pluie.

Le lac qui a 3 milles de largeur, 100 de longueur et de 900 à mille mètres de profondeur a eu une crue extraordinaire qui nous a fait craindre une inondation comme celle de 1899.

Ses émissaires le Limay et le Rio Negro ont tenu dans la consternation pendant plusieurs semaines tous les habitants des localités près desquelles ils passent; pourtant il n'y a pas eu, Dieu merci, de fortes inondations; on en a été quitte pour la peur. Seulement les routes qui dans ces pays montueux sont difficiles pendant l'été, sont devenues impraticables après ce déluge. Comment alors entreprendre un voyage de plus de mille kilomètres pour se rendre à Viedma!

Aussi avons-nous dû bien malgré nous, remettre notre voyage et rester tout l'hiver à Bariloche, qui sera le point de départ de la prochaine mission de printemps.

Et en attendant que faire à Bariloche? Nous avons célébré les cérémonies de la Semaine Sainte, auxquelles avaient assisté presque toutes les familles du pays avec leurs enfants, et ceux-ci en grand nombre s'étaient approchés des Sacrements comme leurs parents; nous avons alors, après avis préalable, procédé à la bénédiction

pour le chant ils joignent une constance et un entrain admirable. Ce qu'il faut louer aussi, c'est la pieuse habitude des familles du Chili de faire en commun la prière du soir et d'envoyer leurs enfants au prêtre pour qu'ils les instruisent, comme disent les mamans, dans la *chrétiété*. Aussi, même les plus mauvais temps n'ont jamais fait diminuer leur nombre au catéchisme; il a eu lieu tous les jours, et il continuera tant que nous demeurerons ici.

Il nous fallait pourtant bien songer à nous



Inauguration du monument à Mgr Lasagna à Villa Colon (Montevideo).

(voir page 115).

des maisons, ce qui nous a donné l'occasion de faire une sorte de recensement paroissial.

Nous avons trouvé une population d'environ 700 habitants dont les deux tiers sont du Chili, et le reste ce sont des Argentins, des Espagnols, des Italiens.

Il y a une heure de catéchisme chaque jour auquel assistent une moyenne 20 à 25 garçons et filles.

Nous avons déjà eu 40 premières Communions, et tous les dimanches on en prépare d'autres. Quelle excellente jeunesse. Ils ont appris le chant de l'*Ave Maris Stella*, des Litanies de la Ste Vierge, du *Tantum Ergo* et plus de vingt cantiques. J'espère qu'ils en apprendront encore autant, car à une aptitude remarquable

mêmes; nous avons une chapelle pour y célébrer la Ste Messe; mais pas de maison pour nous abriter. Pendant environ un mois, nous avons reçu l'hospitalité dans diverses familles; ce qui était pour ces braves gens une grande gêne à cause du peu de commodité des habitations et aussi parce que notre horaire s'adapte mal avec celui d'une famille. Il fallait d'autre part songer à nos pauvres mules qui déjà fatiguées du long voyage de la mission et surprises par la température froide de la contrée maigrissaient à vue d'œil et avaient tenté plusieurs fois de s'échapper dans la direction de Viedma.

Un télégramme de notre Inspecteur D. Pedemonte nous avait annoncé qu'au printemps, on devait ouvrir une maison de mission à Bari-

loche; j'en ai fait part aux fidèles en public et en particulier, et assuré de leur aide on s'est mis à l'œuvre. En moins de vingt jours, malgré la pluie qui est tombée presque tout le temps, nous avons pu, avec le secours d'un menuisier, installer trois modestes appartements en planches et une petite étable pour les bêtes et leur fourrage.

De plus nous avons cultivé et semé en blé et avoine les quatre hectares de terre qui appartiennent à la chapelle, et rétabli avec des pieux et des planches, une grande partie de la haie, pour nous défendre des animaux. De cette façon le Salésien qui est destiné pour *Bariloche* saura où se réfugier. Il aura aussi quelques chose pour son entretien avec le produit de la terre, car il ne peut guère compter sur d'autres ressources.

D'un autre côté cette nouvelle résidence est d'une importance peu commune; sa situation à peu près au centre des missions des Cordilières la rendra précieuse pour tous ceux d'entre nous qui auront à passer par cette immense région. Tous les missionnaires, au retour de leurs longues excursions pourront s'y remettre un peu et se préparer plus commodément à celles qui devront suivre; ils se verront dispensés de voyages interminables, pénibles et sans utilité pour eux et leurs montures.

Je termine par un bref compte-rendu de cette dernière mission: la bénédiction de Dieu et de la Vierge Auxiliatrice l'ont rendue féconde en fruits spirituels.

Aidez-nous, bien aimé Père, à remercier Dieu; recommandez-nous à Marie Auxiliatrice et envoyez votre bénédiction à

notre affectionné dans le Cœur de Jésus

LOUIS MARCHIORI, prêtre.

Compte-rendu de la Mission donnée par Don Louis Marchiori, en compagnie du catéchiste Emmanuel Vargas, depuis août 1914 jusqu'à avril 1815.

Localités visitées 73.

Baptêmes d'indigènes 410. (284 enfants; 126 adultes). Baptêmes de blancs 546. Total 956.

Confirmation 1105.

Premières Communions 470 (286 garçons, 184 filles).

Communions 613.

Confessions 895.

Mariages régularisés au civil 73.

Bénédictions nuptiales 135.

Bénédictions de cinetières 11.

Familles visitées 358.

Fidèles qui ont assisté à la Ste Messe 2170.

Fidèles qui ont assisté au catéchisme 3395.

Fidèles qui ont assisté au chapelet le soir 2369.

Instructions catéchistiques: presque tous les jours et parfois plusieurs le même jour à l'oc-

casion de messes, baptêmes, confirmations, mariages, etc.

Distribution d'objets de piété: Petits catéchismes, 1500 — grands catéchismes 500 — Chapelets, 6700 — Crucifix, 385 — Images souvenirs, 3000 — Gravures pour tableaux religieux, 200 — Scapulaires, 500 — Livres de propagande, 950.

Distances parcourues: en voiture 2800 kilomètres — à cheval 915, en tout 3715 kilomètres.

De Coronel Pringles le missionnaire Don Bernard Maranzana nous écrit:

Après Pâques nous avons fait une petite excursion dans les environs de Pringles. En une semaine nous avons parcouru deux cents kilomètres, nous avons rendu visite à une douzaine de familles éparses çà et là dans ces plaines immenses et solitaires; il y a eu 5 baptêmes, deux bénédictions nuptiales et quelques confessions et communions.

Dans ma seconde tournée, nous avons revu les chemins et les régions fréquemment parcourues déjà par nos vaillants missionnaires de la Patagonie. Il n'y a pas eu de baptêmes, mais assistances nombreuses à la Messe et diverses communions. J'ai eu le plaisir de remarquer que plusieurs familles de cette région savent s'imposer des sacrifices pour envoyer leurs enfants aux Collèges salésiens de Patagones, Viedma, Fortin Mercedes, Roca, etc. Ils tiennent en haute estime l'éducation et l'instruction qui est donnée dans ces collèges.

BIBLIOGRAPHIE.

La Guerre en Picardie, par l'abbé Charles Calippe. 1 vol. in-12 de 400 pages, orné de nombreuses illustrations hors texte. Prix 3 fr. 50. Téqui éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.

Ce volume est le fruit d'une sérieuse enquête sur la première invasion et le retour offensif des Allemands en Picardie durant les terribles mois d'août, septembre, octobre 1914. L'auteur a longuement interrogé des témoins oculaires de jugement sûr et d'esprit rassé. Il reproduit, au milieu de récits captivants, des notes de guerre inédites d'une grande valeur documentaire. « Votre patience d'érudit s'allie à l'élégance du littérateur, lui écrit Mgr l'évêque d'Amiens dans la lettre qui sert de préface à ce livre. Sans vous permettre la fantaisie, vous ordonnez avec clarté, vous racontez avec charme tout ce que vous avez appris... La lecture de votre livre ne réclame aucun effort. Tout y arrive sans apprêt, mais à point. Vos sous-titres de chapitres piquent la curiosité, le texte la satisfait. » Il règne en effet d'un bout à l'autre de ce livre un grand souci d'exactitude, et, une fois de plus, l'on y constate que la réalité, présentée simplement telle qu'elle est abonde en situations tragiques que ne saurait jamais inventer l'imagination la plus fertile. Et il n'y a rien de plus impressionnant pour tous les Français ni de plus chargé de leçons qu'une telle *histoire*.

Grâces et Faveurs

Declaration. — Conformément à la décision du Pape Urbain VIII nous déclarons que toutes les grâces ou faits rapportés dans le *Bulletin Salésien*, n'ont qu'une autorité purement humaine, et que nous les soumettons sans réserve au jugement du Saint Siège.

La prière d'une jeune enfant.

Ma petite Mary qui a cinq ans à peine était gravement atteinte. Nous avons appelé aussitôt le médecin qui nous dit sans ambages que le danger était sérieux. On peut s'imaginer notre douleur à la pensée de nous voir enlever d'un instant à l'autre ce cher petit ange. Mon mari et moi nous étions fous de douleur et ne pouvions nous éloigner d'auprès d'elle.

Tout d'un coup l'enfant me dit: « Maman, je souffre beaucoup, donne-moi un moment la *Madone d'Italie* (Elle voulait dire le *Bulletin Salésien* qui parle toujours de Marie Auxiliatrice dont l'image est sur la couverture: c'est ce que l'enfant appelle la *Madone d'Italie*). Donne-la-moi: je veux la prier de me faire guérir ».

On peut s'imaginer l'effet de cette demande de la part d'une enfant si jeune et à l'agonie. Je fais ce qu'elle me demande; et avec elle je me mets à prier, accompagnant ma prière d'un vœu.

Combien est grande la puissance de Marie Auxiliatrice et de Don Bosco! Ma petite Marie commençait aussitôt à aller mieux et maintenant la voilà tout à fait guérie.

Louange et amour à la Vierge Auxiliatrice, qui exauce si promptement ses enfants qui recourent à elle.

Portland, Orégon, 11 Mai 1916.

ANGÈLE BISIO.

* * *

Je ne trouve pas d'expression pour remercier la puissante Auxiliatrice des Chrétiens.

L'année dernière elle m'a accordé une série ininterrompue de grâces. Ma famille passait par une période fort pénible; or, notre unique recours a été la Vierge de Don Bosco: mes enfants et moi nous l'avons priée avec foi. Cette bonne Mère, céleste arc-en-ciel, dissipait les nuages chargés de tempêtes qui semblaient devoir éclater sur nos têtes et nous plonger dans la désolation.

La Vierge Auxiliatrice nous a soutenus; elle nous a aidés, elle a fait régner la joie dans notre famille.

J'envoie 69 francs que j'ai recueillis dans la famille et parmi la parenté à l'intention du Sanctuaire de Turin; et je demande un *Ave Maria* au pied de l'autel de la Madone de Don Bosco.

(Bahia Blanca) Argentine, Avril 1916.

En Novembre dernier mon frère Antoine, qui a cinquante ans, se voyait à l'extrémité à cause du diabète. La terrible maladie s'était révélée soudainement par une inflammation au pied gauche: deux jours après commençait déjà la mortification des orteils et la gangrène menaçait de s'étendre au pied et à la jambe.

Le docteur, qui avait été appelé dès la première manifestation du mal, mit en œuvre tous les moyens que fournit la science; mais il déclarait bientôt le cas très grave et engageait le malade à recevoir les derniers sacrements. En même temps le professeur Cassar, qui avait été appelé sur son avis, déclarait qu'il fallait amputer les orteils. Toutefois il déclarait confidentiellement qu'il ne conservait presque aucune espérance, d'autant plus qu'il se manifestait déjà une série de complications. Les deux médecins étaient d'avis qu'avant Noël mon frère serait déjà dans la tombe.

Alors j'ai fait vœu à N. D. Auxiliatrice d'aller la visiter en son sanctuaire et de publier la grâce sur le *Bulletin Salésien*, si mon frère guérissait.

Aussitôt un mieux s'est déclaré, bien lent en vérité, mais continu; et au moment où j'écris, mon frère est guéri. Il peut monter et descendre l'escalier de la maison, et il espère pouvoir bientôt aller à l'église se prosterner devant l'autel de Marie.

J'ai de fortes raisons de croire que la guérison de mon frère est véritablement une grâce de Marie Auxiliatrice: d'autant plus que dans beaucoup d'autres circonstances elle a déjà exaucé mes prières; et en publiant cette lettre j'entends lui rendre grâces pour la santé de mon frère.

Malte, La Valette, 22 Mai 1916.

CARMEL PRILA, prêtre.

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la Bonne Mort;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

en **Septembre**:

- le 8, Nativité de la Ste Vierge,
- le 12, le Saint Nom de Marie,
- le 14, Exaltation de la Ste Croix,
- le 15, N. D. des Sept Douleurs,
- le 29, St Michel archange,

en **Octobre**:

- le 7, N. D. du Rosaire.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

RAMSEY (New-York). — **Institut polonais.** — Il y a aux Etats Unis quatre millions de Polonais, et jusqu'à présent on ne comptait que deux établissements catholiques spécialement pour eux: le Séminaire Polonais de Détroit et l'Institut des PP. Résurrectionistes à Chicago. Les Salésiens en ont ouvert un troisième l'année dernière, en faisant de leur Institut de Ramsey une école secondaire pour les Polonais. On y a adopté, concurremment avec le programme de l'enseignement aux Etats-Unis celui des vocations tardives. Pour la plupart des matières on se sert de la langue polonaise, mais pour les sciences exactes, de l'anglais. On a commencé avec trois cours auxquels s'en adjointra un quatrième cette année. Cette nouvelle école catholique est destinée aux jeunes polonais qui aspirent à l'état ecclésiastique.

CAPE TOWN (Le Cap). — **Le Centenaire de Don Bosco** — **L'abjuration de huit jeunes protestants.** — *Le Directeur de l'Institut Salésiens de Cape Town nous écrivait :* « A cause de la guerre dont nous éprouvons le contre-coup, nous n'avons pu célébrer le grand anniversaire avec la pompe qui lui était dûe.

» Tous nos anciens élèves, à très peu d'exceptions près, ont été appelés sous les drapeaux; et bien que plusieurs régiments aient été licenciés il y a encore cent cinquante. Jusqu'à présent nous n'avons eu à déplorer la mort d'aucun d'eux; et pourtant il y en a plus de quarante à se battre en Europe depuis de longs mois.

» Ainsi notre société naissante des Anciens Elèves qui avait organisé des fêtes commémoratives, s'est trouvée dispersée.

» Nos bienfaiteurs eux-mêmes, étant donné les nouvelles fâcheuses qui arrivaient du nord de l'Union, n'avaient guère le cœur aux réjouissances, et c'eût été une ironie que d'y songer au moment où la rébellion nous faisait craindre ici même.

» Cependant le 14 et le 15 août, nous avons commémoré dans l'intimité nos centenaires, par une communion générale et par des cérémonies aussi solennelles que les circonstances pouvaient le permettre. Nous avons également tenu dans notre chapelle une conférence générale de nos coopérateurs; et S. G. Mgr Jean Rooney a donné la bénédiction solennelle. Après cette réunion notre fanfare a exécuté quelques morceaux pendant que nos bienfaiteurs visitaient les ateliers.

» Dans le but de commémorer dignement le zèle de notre bien-aimé Père Don Bosco pour le culte de la divine Eucharistie, nous avons établi parmi nos élèves l'Apostolat de la Communion fréquente; et nous en avons déjà constaté les

heureux résultats auprès de nos élèves, comme auprès de leurs amis et connaissances, à qui des feuillets et invitations avaient été distribués.

» Comme couronnement de nos modestes solennités, nous avons en la joie, le 7 décembre de voir 8 de nos élèves abjurer le protestantisme; le len-



S. G. Mgr Guerra, archevêque de Santiago de Cuba.

demain, en la fête de Mar'e Immaculée, jour si cher à Don Bosco, ils ont fait leur première Communion.

» Le Centenaire de notre Vén. Père a donné à tous un nouvel élan de piété ».

Mgr Guerra.

Le Saint Père a nommé archevêque de Santiago (Cuba) Mgr Guerra, qui déjà par décret du 5 mai 1915 avait été nommé administrateur apostolique de ce même diocèse, et évêque titulaire d'Amata.

Ce confrère a été d'abord élève du Collège salésien de Lanzo. Entré dans la Société Salésienne, il demande de bonne heure à partir pour les mis-

sions d'Amérique. Dans tous les emplois qui lui sont confiés, il fait preuve d'un zèle que rien ne lasse, d'abord dans l'Uruguay à *las Piedras*, et à *Paysandu*, puis dans l'Argentine, à *Bahia Blanca*. Ajoutez à cela une grande facilité de parole et de composition et un tact exquis à remplir les missions les plus délicates.

Aussi Mgr Cagliero, à peine désigné comme délégué apostolique auprès des Républiques de l'Amérique Centrale, l'avait-il voulu auprès de lui en qualité de secrétaire.

C'est là que le St Siège est venu le prendre pour lui confier une mission nouvelle.

La consécration épiscopale a eu lieu dans l'église métropolitaine de *S. Salvador*. L'évêque consécrateur était Mgr Antoine Adolphe Pérez y Aguilar, archevêque de *S. Salvador*, assisté de Mgr Jean Antoine Dueñas y Argumedo, évêque de *S. Miguel* et de Mgr Jacques Richard Vilanova y Mélendez, évêque de *Sta Ana*.

Le président de la République a tenu à être le premier parrain de la cérémonie; d'éminents personnages auraient voulu avoir cet honneur: M. Ramon Garcia Gonzalez, S. Exc. le Dr. Martinez Suarez, ministre des Affaires étrangères, le Dr. Salvador Gallegos, Président de la Cour suprême de Justice, le Dr. Stupinian notre ami de *Sta Tecla*. Le Chapitre métropolitain a voulu assister en corps à la solennité.

L'Imprimerie nationale a fait paraître, aux frais du Gouvernement, un magnifique numéro extraordinaire consacré tout entier au nouvel évêque, qui durant ses séjours prolongés dans l'Etat de *S. Salvador* s'était attiré l'estime et l'affection universelle.

Nous prenons occasion de cette nomination pour donner la liste des Salésiens qui ont reçu les honneurs ecclésiastiques.

1° Mgr Jean Cagliero, Vicaire Apostolique de la Patagonie, consacré évêque titulaire de Magydas dans le Sanctuaire de *N. D. Auxiliatrice* à Turin, le 7 décembre 1884. Il était promu le 18 Avril 1904 archevêque titulaire de Sébaste. En 1908 il était envoyé dans l'Amérique Centrale comme Nonce Apostolique; enfin en 1915 il était élevé au Cardinalat.

2° Mgr Louis Lasagna évêque titulaire de Tripoli, consacré dans notre église du Sacré-Cœur de Rome le 12 Mars 1893. Victime d'un accident de chemin de fer au cours de ses voyages apostoliques le 6 Novembre 1895.

3° Mgr Jacques Costamagna, évêque titulaire de Colonia, Vicaire Apostolique de Mendez et Gualaquiza, consacré dans le Sanctuaire de *N. D. Auxiliatrice* le 23 Mai 1895.

4° Mgr Joseph Fagnano, nommé Préfet Apostolique de la Patagonie en 1884.

5° Mgr Jean Marengo évêque de Carrara et de Massa (Italie) consacré dans notre église de Sainte Marie Libératrice à Rome le 6 Mai 1909.

6° Mgr Antoine Malan, évêque titulaire d'Amyse, et administrateur apostolique d'Araguaya, au Matto-Grosso (Brésil), consacré dans l'église du Sacré-Cœur à *S. Paul* du Brésil le 15 Août 1914.

7° Mgr François d'Aquin Correa, évêque titulaire de Prussiate et auxiliaire de l'archevêque de Cuyabá (Brésil) consacré dans la cathédrale de cette ville le 1er janvier 1915.

8° Mgr Félix Guerra nommé en Mai 1915 évêque titulaire d'Amata et administrateur apostolique de Santiago de Cuba, était consacré le 8 septembre 1915 à *S. Salvador*. Il a été promu à l'archevêché de Santiago, dont il prenait possession le 18 Juin dernier.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

France.

ARRAS: M. le Ch. Roussel, *Arras*.

religieuse de la Visitation, *Nantes*.

MONTPELLIER: M. l'abbé Cambon, Curé, de *Olonzac*. - M. l'abbé Lubick Rowicki, aumônier de *S. Lazare*, *Montpellier*.

NANTES: Rde Sœur Marie de Gonzague Lasaygues,

PAMERS: M. l'abbé Laurent Estrade, *Rimond*.

VALENCE: M. l'abbé Charles Prunier, curé de *Montélimar*.



AGEN: M. Jean Lacave, *Villefranche du Queyran*.

ALGER: M. Aury St Ange, *Alger St Eugène*.

ANNONAY: Mme Dupré, *St Just*.

BESANÇON: Mme Perot-Borne, *Vesoul*. - Mme Amélie Portier, *Echenoz-la-Meline*. - Mlle Ernestine Renahy, *Vesoul*. - M. C. Viney, *Vesoul*. - Mme Étienney, *Geuigney et Mercey*.

CLERMONT-FERRAND: Mlle Marie Dessaigne, *Isserleaux*.

LYON: Mme Vve Serre, *St Etienne*. - Mme Vve Presle, *St Cyr de Favières*.

MARSEILLE: M. Mathieu Ferrari, *La Capelle*.

MONTPELLIER: M. et Mme Elie Durand, *Montpellier*. - M. Etienne Gairaud, *Cazouls-les-Béziers*

Mlle Marguerite Baillac, *St Jean de Vedàs*. -

M. Emile Archer, mort devant l'ennemi.

PERPIGNAN: Mme Rose Vidal, *Salces*.

VALENCE: Mlle L. Bravet, *Valence*. - Mme Riolé, *Romans*.

Autres pays.

CANADA — Mgr Têtu, procureur de l'Archevêché de Québec, *Québec*.

CANADA: Mlle Imelda Laplante, *Hébertville*.

SUISSE: Mme Julie Monney, *Mézires*.

THEOLOGIA MORALIS ET DOGMATICA.

BONACINA ALOYSIUS Sacerdos

Theologiae moralis universae manuale. Editio tertia aucta et recognita (1908)	Libellae	3 50
A missionis pretio solutum	»	4 —

MORINO JOANNES Sacerdos

Enchiridion Theologiae moralis ad mentem S. Alphonsi M. de Ligorio episcop. et doct. addita constitutione « Apostolicae fidei ».	Libellae	3 50
Editio novissima		
A missionis pretio solutum	»	4 —

MUNERATI DANTIS Sacerdos

Theologiae Sacramentariae elementa.

1) <i>De Sacramentis in genere, de Baptismo et de Confirmatione.</i>	Libellae	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
2) <i>De Eucharistia</i>	»	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
3) <i>De Poenitentia</i>	»	0 60
A missionis pretio solutum	»	0 70
4) <i>De Extrema Unctione, de Ordine et de Matrimonio</i>	»	0 70
A missionis pretio solutum	»	0 80

Elementa theologiae sacramentariae dogmatico-canonical-moralis	»	3 —
A missionis pretio solutum	»	3 50

De jure Missionariorum	»	0 90
A missionis pretio solutum	»	1 —

Addenda et mutanda in tractatu de Matrimonio	»	0 30
A missionis pretio solutum	»	0 40

PISCETTA ALOYSIUS Sacerdos

De jejunii et abstinentiae lege juxta decretum 5 septembris 1906.	Libellae	0 10
Decretum cum commentario		
A missionis pretio solutum	»	0 15

Theologiae moralis elementa.

Vol. 1^{um} De actibus humanis, de conscientia, de legibus, de peccatis et de censuris	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

Vol. 2^{um} De virtutibus theologicis et de virtute religionis, de prudentia, temperantia ac fortitudine	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

Vol. 3^{um} De justitia et jure, de iniuriis et de restitutione, de contractibus, de obligationibus peculiaribus	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

LE SACRÉ CŒUR

Beau volume de 500 pages - Format 11 × 16 (6^e édition) illustré

Franco: 3 fr.

Librairie de Montligeon à La Chapelle Montligeon (Orne)

Le général Cherfils a signalé ce bel ouvrage à l'attention des catholiques par un article paru dans *l'Echo de Paris* du 22 mars 1915.

C'est une œuvre tout à fait d'actualité qui retrace éloquentement les marques d'amour privilégié, les faveurs spéciales dont le Sacré-Cœur a comblé la France, depuis les révélations à la bienheureuse Marguerite-Marie, jusqu'à nos jours.

Il montre par les faits que la dévotion par excellence, celle dont dépend sans doute le salut de la France, est la dévotion à la Passion de Jésus, c'est-à-dire à l'amour de Jésus, au Sacré-Cœur.

Parfait au point de vue théologique, historique et pratique, ce livre doit être répandu à profusion, car il fait et fera germer dans les âmes une abondante moisson d'esprit de sacrifice et de véritable piété.

VIE DU VÉN. JEAN BOSCO

Fondateur de la Pieuse Société Salésienne

par un prêtre salésien français

Nouvelle édition, un volume in-8 de plus de 400 pages.

Prix 1 fr. 50; franco 1 fr. 90

aux Bureaux de *l'Echo de Fourvière* - 21, Place Bellecour, Lyon.

VIE

DU JEUNE SERVITEUR DE DIEU

DOMINIQUE SAVIO

PAR SON MAÎTRE

le Vénérable DON JEAN BOSCO, prêtre

Traduction nouvelle, in-8 couronne, 11 × 19 cent. de 214 pages: Prix: 0 fr. 60

Librairie de Patronage Saint-Pierre - 40, Place d'Armes - Nice.

Allocutions pour les Jeunes Gens

PAR PAUL LALLEMAND

prêtre de l'Oratoire, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'école Massillon

Première Série. 3^e édition, 1 volume in-12. Prix: 3 francs.

✕ Librairie Téqui, rue Bonaparte 82, Paris. ✕